

**LITTÉRATURE**

Le grand art de Lise Tremblay  
Pages F 2 et F 3

**ESSAI**

Antoine Robitaille devant  
l'homme nouveau  
Page F 8

# LIVRES

CAHIER **F**



Entrevue avec Michel Lessard

## Quatre siècles d'objets nous contemplant

Une brique. Mille cent quatre pages pleines à ras bords de faïence française et d'armoires à pointe de diamant, mais aussi de plateaux de bières et de petits Jésus de plâtre. *La Nouvelle Encyclopédie des antiquités du Québec* est non seulement la somme d'une sommité, le travail d'une vie pour l'historien Michel Lessard, c'est aussi la mise en commun de mille et une collections privées, l'expertise conjuguée de tout un monde d'antiquaires et de brocanteurs, véritable courtpointe de la mémoire collective, fabriquée à la grandeur de la Belle Province.

SYLVAIN CORMIER

L'entrevue a lieu chez l'éditeur, rue Amherst. Rue d'antiquaires. Pas de bonnetières Nouvelle-France à peinture d'origine dans les vitrines, pas plus que de barattes à beurre, d'appelants ou de coutellerie américaine fin XIX<sup>e</sup>. D'une devanture à l'autre défilent un secrétaire en teck, des lampes en bakélite, une chaîne hi-fi en forme de soucoupe volante, une table en formica et chrome qui ressemble à une Oldsmobile de 1958, une poupée Patof. Des antiquités, ça? Tous ces objets d'un temps relativement récent, ou leurs équivalents, sont pourtant inclus dans la monumentale et définitive *Nouvelle Encyclopédie des antiquités du Québec*, grand œuvre de l'historien Michel Lessard, qui paraît 36 ans après la modeste mais pionnière *Encyclopédie des antiquités du Québec*, du même Lessard, où l'objet gossé, forgé ou sculpté main était souverain. À chaque génération sa définition. «Une encyclopédie dans un champ spécifique est toujours à refaire», commente Lessard dans son introduction, à récrire puisque le regard sur la culture matérielle varie continuellement, au gré des courants de société, des modes et des idéologies mises de l'avant par une collectivité. [...] Aujourd'hui, ce terme [d'antiquité], utilisé au singulier ou au pluriel, s'applique à tout article venu d'ici.»

nir d'ailleurs, la vaisselle que la Compagnie des Indes occidentales faisait venir de Chine, les grès salins anglais qu'on retrouvait en plein Régime français. Par nos ports de mer, on a accueilli des objets de partout dans le monde. La culture matérielle québécoise est un amalgame, mais c'est notre amalgame. Ce n'est pas le Way of Life Center qu'on est en train de créer sur le terrain des anciennes usines de la General Motors à Sainte-Thérèse-de-Blainville: ça, c'est autre chose, c'est vraiment l'uniformité mondiale.»

**Collections et collectionneurs avant tout**

Différent de la mouture de 1971, ce livre l'est aussi par ses sources, aussi multiples que majoritairement privées: jamais les collectionneurs n'ont-ils été aussi utiles, pour ne pas dire essentiels, à un ouvrage patrimonial. Même dans son triptyque de livres de prestige paru dans les années 90 (*Objets anciens du Québec*, *Meubles anciens du Québec*, *Antiquités du Québec*, toujours aux Éditions de l'Homme), l'approche de Lessard demeurait plus institutionnelle. «J'ai découvert que les meilleurs conservateurs du patrimoine sont les collectionneurs. Par exemple, à Theford Mines se trouve un monsieur Robert Vachon, un optométriste qui a amassé une collection de lampes à huile exceptionnelle, que l'on envie partout en Amérique du Nord. Sa matière est subdivisée, documentée. De chaque modèle, il sait tout, autant sur le plan technique que sur le plan stylistique, les techniques de fabrication, la provenance, etc. L'État ne peut atteindre ce degré de connaissance, ne peut aspirer à une telle collection, c'est une question de passion. Pour un travail d'ordre encyclopédique, imaginez le temps, l'énergie épargnés: tout est là, les objets, le savoir. C'est inestimable.»

«J'espère que les gens ressentiront de la fierté en feuilletant cette encyclopédie»

Lessard, chez qui la conscience du temps qui passe est une seconde nature, pense invariablement à l'avenir de ces témoins rassemblés du passé, et ne sort jamais de chez un collectionneur avant d'avoir posé la fatidique question: que va-t-il advenir de tout ça? «J'ai tellement vu d'affaires tristes arriver, à la suite de décès de collectionneurs. Ces collections, autant que possible, doivent demeurer entières. Comment? En les valorisant. En les faisant connaître. Je mets des collectionneurs en contact avec le Musée de la civilisation à Québec. Je les nomme — quand ils le veulent bien — dans le livre.» Ainsi les collections privées deviennent parfois les excroissances non officielles du réseau muséal. Ainsi les collectionneurs sont-ils investis de responsabilités. «Plus on révèle ces collections, plus on les met en valeur, plus l'idée même de la conservation par les particuliers des objets patrimoniaux fait son chemin. Bien plus qu'avant, les gens gardent leurs choses anciennes. Une éducation se fait. Les rabatteurs des antiquaires, qui ratissent la province, trouvent moins d'objets à bon compte.»

L'équation est simple pour Lessard: un peuple qui valorise les objets de son passé se valorise lui-même.

VOIR PAGE F 2: OBJETS



SOURCE: LES ÉDITIONS DE L'HOMME  
Affichette commerciale de la fonderie A. Bélanger à Montmagny, 1917.



La légende de la Chasse-galerie, Bernardin Perreault, fin des années 1980



SOURCE: LES ÉDITIONS DE L'HOMME  
Gramophone Berliner fabriqué à Montréal en 1901.



SOURCE: LES ÉDITIONS DE L'HOMME  
Œuvre de tôle imprimée servant à la publicité, fin XIX<sup>e</sup> siècle.



SOURCE: LES ÉDITIONS DE L'HOMME  
Exemple d'enseigne de rue sculptée, datant du XIX<sup>e</sup> siècle jusque vers la moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

DENISE PROULX ET LUCIE SAUVÉ (DIR)  
**Porcheries!**

La porciculture intempesive au Québec  
Postface d'Hugo Latulippe: Lulu et les dinosaures

Quelle agriculture voulons-nous pour le Québec? *Porcheries!* dénonce avec force et détails les impacts sanitaires, environnementaux, sociaux, politiques et économiques de l'industrie porcine et plaide pour un virage agricole fondamental.

978-2-923165-32-5 360 pages 34 \$

écosociété

COALITION POUR UN QUÉBEC DES RÉGIONS  
**Libérer les Québécois**

Décentralisation et démocratie

Pour une réelle démocratie locale, une seule solution: la décentralisation! Les auteurs appellent à une seconde Révolution tranquille qui donnerait à chaque région une réelle existence politique grâce à des instances régionales élues.

978-2-923165-33-2 185 pages 18 \$

COALITION POUR UN QUÉBEC DES RÉGIONS

Libérer les Québécois

Décentralisation et démocratie



Consultez nous la direction de DENISE PROULX et LUCIE SAUVÉ

Porcheries!

La porciculture intempesive au Québec



AMÉRIQUE

AMÉRIQUE

## LIVRES

ROMAN QUÉBÉCOIS

## Lise Tremblay, révoltée tranquille

CHRISTIAN DESMEULES

Elle revient au roman avec une histoire campée dans le Chicoutimi-Nord de la fin des années 60, «le pire été de notre vie» d'une gamine de 11 ans qui observe le monde autour d'elle et s'évade à travers la lecture. Avec un roman, *La Sœur de Judith*, qui explore surtout le passage délicat de l'enfance à l'adolescence — du primaire au secondaire —, cette période-clé de la vie qui contient souvent, qu'on le veuille ou non, les germes de l'inévitable trahison envers les amis, le quartier et le milieu social. On y retrouve, faut-il s'en étonner, toute la subtilité et la densité dont est capable l'auteur de *L'Hiver de pluie* et de *La Pêche blanche* (XYZ, 1990 et Leméac, 1994).

«Mon but dans la vie, explique Lise Tremblay en ce magnifique après-midi d'octobre où nous nous rencontrons pour discuter de ce nouveau roman, c'était de dresser le portrait d'une époque.» Mais entre le livre rêvé et celui qu'on arrive à faire, c'est souvent le grand écart. «Les livres dont je rêve sont très bons, poursuit-elle en riant, tandis que les livres que je fais sont des livres d'humains.»

Née à Chicoutimi en 1957, Lise Tremblay enseigne depuis près d'une vingtaine d'années la littérature au Cégep du Vieux-Montréal. Écrivaine célèbre dont l'œuvre s'impose tranquillement — *La Danse juive* a remporté le Prix du gouverneur général en 1999 et *La Héronnière*, un recueil de nouvelles, lui a valu trois prix littéraires majeurs —, elle commente son récent changement d'éditeur, ayant quitté Leméac pour Borealis: «Il y a eu des décisions qui ont été prises chez Leméac avec lesquelles je n'étais pas d'accord. Des décisions qui ne me concernaient pas directement mais avec lesquelles je me sentais très mal à l'aise, et c'est pourquoi je suis partie. On ne voyait plus l'avenir de la même manière...» Une séparation où les deux parties sont restées en bons termes, assure-t-elle. Un saut qui n'est jamais facile à faire pour un écrivain, qu'on se le dise, et surtout pas à 50 ans: «Je me trouvais vieille pour faire ça», reconnaît spontanément Lise Tremblay en éclatant de rire.

## Écrire sur l'enfance

*La Sœur de Judith* est un livre qu'elle portait depuis une quinzaine d'années. «Je pense qu'il y a

beaucoup de tendresse dans mon livre. Je n'aurais pas été capable de le faire avant. Je n'avais pas les outils. Pour écrire un livre sur l'enfance, il faut que tu sois vieux, assure-t-elle. Il faut avoir définitivement quitté l'enfance. Et à 50 ans, c'est vraiment ce qui se passe, tu es dans l'autre partie de la vie.»

Et s'il n'en avait tenu vraiment qu'à elle, Lise Tremblay n'aurait jamais utilisé une narratrice de 11 ans. «Ce n'est pas un choix, ça s'est imposé à moi. Je n'aurais jamais fait ça! C'est un travail épouvantable pour que ça marche et que ça sonne. É-pou-van-ta-ble!», insiste-t-elle en détachant chaque syllabe et en levant les yeux au plafond.

«J'ai l'impression d'avoir été chargée de conscience de trop bonne heure», dira-t-elle. La conscience du monde, celle de la réalité dans laquelle elle a grandi. Chargée de la conscience aussi du pouvoir que pouvait apporter l'écriture. «Ma mère écrivait beaucoup de lettres pour les voisins ou des amis de mon père qui ne savaient pas écrire. Des gens complètement démunis devant la complexité de la vie, pris avec des problèmes ou des demandes de pension ou d'assurance-chômage. Elle avait beaucoup de pouvoir avec ça. Elle n'était pas payée, mais on lui apportait souvent de l'original ou des perdris», explique-t-elle en haussant les épaules. C'est le monde dans lequel elle a grandi.

«Quand j'écrivais le livre, je me disais: je fais mon Rue Saint-Urbain», confie cette lectrice fervente de Mordecai Richler. *C'a donné autre chose, bien sûr, mais je la trouve intéressante, cette galerie de personnages et de destins dans laquelle j'ai été élevée.* De destins tordus ou empêchés aussi, comme ceux de nombreuses femmes dont on devine les silhouettes en arrière-plan du roman, mères au foyer, religieuses enseignantes.

La condition des femmes, la pauvreté ordinaire, la stratification sociale à Chicoutimi: son regard se rallume tandis qu'elle semble tout coup prendre conscience de l'impact de sa rencontre avec le travail du sociologue français Vincent Gaulejac. «Un écrivain fabuleux, assure-t-elle. Et quand j'ai lu *La Névrose de classe*, je me suis dit: c'est ma maladie!...» Ce sont ses multiples lectures qui lui ont lentement permis de rassembler et de rendre possible le roman qu'elle avait en tête.



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

«Le roman est plus vrai que la vie», croit Lise Tremblay, qui revient en force avec un roman consacré au passage délicat de l'enfance à l'adolescence.

## Une mère pas comme les autres

Bien que le roman s'intitule *La Sœur de Judith*, qui est une amie de la gamine de 11 ans qui nous raconte l'histoire, le personnage de la mère de la narratrice lui vole en quelque sorte la vedette, tant cette figure y est forte et omniprésente. Une femme éduquée, athée, anticléricale. Une mère différente, caractéristique, excessive et perpétuellement en colère. Et pour ces mêmes raisons source de honte pour une fillette de 11 ans qui ne cherche qu'à être comme les autres.

«Le personnage de la mère est fort, et j'ai eu une mère forte», reconnaît Lise Tremblay tout en prenant soin de rappeler qu'un roman est d'abord et avant tout une construction. *Une mère qui était très déterminée à ce qu'on se sorte d'un certain milieu et qui faisait en sorte que, étant donné le milieu où on était élevés, on était toujours en porte-à-faux. Parce qu'on n'était jamais comme les autres. Et quand tu es enfant, ce que tu veux, c'est être comme les autres, totalement comme les autres. Moi, j'avais une mère qui s'occupait de politique, qui avait des idées, mais j'aurais préféré qu'elle soit comme les autres mères du*

quartier, c'est-à-dire qu'elle fasse le ménage et qu'elle reste dans la maison. Qu'elle n'aille pas toujours aux réunions à l'école, qu'elle ne se mêle pas de nos notes... C'était une mère difficile à assumer à l'époque.»

Cette mère qui lui a légué sa révolte, sa capacité d'indignation, elle lui a sans doute fourni aussi sans le savoir le meilleur moteur pour créer. «Il faut que la pulsion soit forte, reconnaît-elle, sinon on ne le ferait pas. Je pense que les romans sont plus vrais que la vie. La réalité, elle est aussi dans les livres, elle n'est pas juste dehors. Un roman, pour moi, c'est réel quand l'émotion est vraie et quand tu sens que l'auteur a été proche de lui. Je pense que, quand on lit *La Sœur de Judith*, on est à Chicoutimi en 1968, on est dans cet univers-là. J'ai essayé d'être vraie dans l'émotion où j'étais à 11 ans.»

## Accepter d'être un peuple minoritaire

«Ce n'est pas un choix, d'être écrivain.» Une malédiction? «Je le fais parce que ça m'aide à vivre, mais en aucun cas je considère que c'est un choix. Pas dans mon cas... Je n'ai jamais voulu ça. Je viens à peine de finir ce livre-là et je m'étais dit: cette

fois j'arrête, c'est assez, je suis fatiguée... Mais c'est recommencé. C'est plus fort que moi. J'ai besoin de raconter des histoires qui soient enfermées dans un livre. Écrire un livre, c'est comme Bernard Voyer qui marche dans le Nord, comme les athlètes qui se défontent, c'est une affaire de fous, une sorte de quête qui est toujours à recommencer», confie celle qui aime souvent se décrire à la blague à ses amis comme une «schizophrène fonctionnelle».

«J'aimerais tellement écrire un bon livre un jour, un vrai bon livre», confie cette écrivaine perfectionniste qui soumet systématiquement son travail à quelques proches très sur le volet et qui ne craint jamais de prendre tout son temps avant de le déposer chez son éditeur. Ce livre parfait, ultime, «vraiment bon», c'est sa quête. Un livre de la trempe de ceux de Russell Banks, par exemple, qu'elle admire et qui revendique comme elle une américanité forte et tranquille. «Il faut accepter d'être un peuple minoritaire, poursuit-elle. C'est la réalité. Je pense qu'il faut se positionner. Je suis traduite en islandais, en anglais, je vais être traduite en italien... J'ai compris que j'étais ce que j'étais. La littérature québécoise est une littérature coloniale, c'est en tout cas ma vision des choses, comme la littérature nord-africaine, et ils (les Français) n'ont aucun intérêt à ce que les «Indiens» des colonies soient meilleurs qu'eux. Une fois que tu as compris ça, tu ne peux plus être malheureux de la situation.»

«C'est important de se positionner, de savoir d'où on vient. Et c'est aussi pour ça que j'ai fait *La Sœur de Judith*.»

Collaborateur du Devoir

## XYZ éditeur

félicite

Esther Croft,  
auteure de  
*Le reste  
du temps*



Photo: Michel Bouillonne

Hélène Rioux,  
auteure de  
*Mercredi soir au  
Bout du monde*



Photo: Kébo

finalistes au Prix littéraire  
du Gouverneur général 2007

et  
Tara Collington,  
auteure de  
*Lectures  
chronotopiques.*  
Espace, temps et  
genres romanesques  
finaliste au prix  
Raymond-Klibansky.



Photo: Philip Collington

XYZ  
éditeur

Triptyque

www.triptyque.qc.ca

triptyque@editiontriptyque.com

Tél.: (514) 597-1666



SANDRA ROMPRÉ-DESCHÊNES  
*La maison mémoire*  
roman, 166 p., 19 \$

«Je suis entrée. L'odeur de la soupe, connue depuis toujours, m'a enveloppée. Cette odeur, Grand-maman, était collée à ta maison et à ton être tout entier, comme si tu l'en parfumais ou comme si tu étais toi-même un ingrédient de cette soupe. La maison, en quelque sorte, devenait une grande marmite de bois où se mélangeaient les arômes ambiants.»



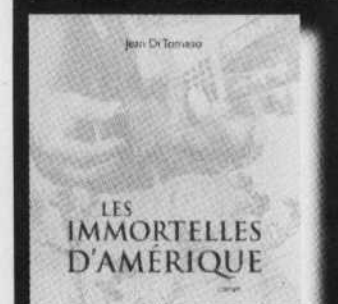
François Desalliers  
*UN MONDE DE PAPIER*



FRANÇOIS DESALLIERS  
*Un monde de papier*  
roman, 183 p., 20 \$

Du jour au lendemain, un jeune homme tombe dans les pages d'une revue féminine. Une aventure rocambolesque, qui donne lieu à des scènes hilarantes, mais où le drame n'est jamais très loin.

## VIENT DE PARAÎTRE



Jean Di Tomaso  
*LES IMMORTELLES  
D'AMÉRIQUE*

Langis est un jeune poète et musicien tourmenté, prisonnier de sa famille et prisonnier du Bas-Saint-Laurent, dont il célèbre les splendeurs mais méprise le provincialisme, alors que lui rêve de Montréal, la Terre promise, où il pourra enfin connaître la gloire... Langis pourra-t-il réaliser ses rêves et satisfaire ses ambitions?

Une belle histoire à lire  
cet automne!

En librairie • 27,95\$  
Diffusion Fides

CARTE BLANCHE

## Lancement d'un nouveau livre

Beauté  
Perforée  
(poèmes)

de Bernard Antoun  
Éditions  
l'Harmattan, Paris



Librairie Raffin  
1820, av.  
Pierre-Péladeau  
(Centropolis) Laval,  
Jeudi 1<sup>er</sup> nov. 2007  
de 19h à 20h

## FORUM SUR LA LITTÉRATURE NATIONALE

Les conclusions du Forum sur la littérature nationale, événement majeur organisé conjointement par l'Association nationale des éditeurs de livres et l'Union des écrivains et des écrivains québécois, seront rendues publiques le 1<sup>er</sup> novembre. Chacun des acteurs du milieu du livre fera connaître ses engagements pour donner à la littérature québécoise une meilleure visibilité et une plus grande accessibilité, aux plans national et international.

ASSOCIATION  
NATIONALEDES ÉDITEURS  
DE LIVRESUNEQ  
Union des écrivains et des écrivains québécois

La réalisation du Forum  
sur la littérature nationale  
est rendue possible grâce  
au soutien de

Société de développement  
des entreprises  
culturelles  
Québec

Patrimoine  
canadien

Conseil des arts  
et des lettres  
Québec

## LITTÉRATURE

## Le grand art de Lise Tremblay



Danielle Laurin

Ça se passe à Chicoutimi, à la fin des années 1960. Ça se passe en un été. L'été des 11 ans de la narratrice. Où rien ne marche comme prévu. Où tout fout le camp.

Ça pourrait ressembler à un premier roman. Un roman d'apprentissage, bêtement autobiographique. Où l'auteure, née à Chicoutimi en 1957, raconte son passage de l'enfance à l'adolescence.

C'est du grand art, pourtant. Le grand art de la simplicité, à la façon de Lise Tremblay. Qui signe ici son cinquième livre, après avoir remporté trois prix prestigieux pour son remarquable recueil de nouvelles *La Héronnière*. Qui a aussi obtenu un Prix du gouverneur général en 1999 pour son lancinant roman *La Danse juive*.

Tout de suite un ton. Tout de suite une bulle, un cocoon. Pour ne pas dire un poste d'observation. On ouvre *La Sœur de Judith* et on est là, avec la narratrice, l'été de ses 11 ans, à Chicoutimi.

Ça commence ainsi: «Le camelot a jeté le journal du dimanche à moitié mouillé sur le tapis de l'entrée. Dès que je l'ai entendu fermer la porte, je me suis levée en courant. Je voulais être la première à voir la photo de Claire.»

Claire, c'est la plus belle fille de la ville. Elle vient d'être recrutée par un groupe de musique yé-yé com-

me danseuse à gogo. Si tout se passe bien à Montréal, où elle s'apprête à partir, Claire accompagnera Bruce et Les Sultans en tournée dans toute la province. Yé!

La narratrice salive déjà. Claire va voir le beau Bruce en personne, et même danser pour lui! Claire s'en va à Montréal! «C'était la première fois que je connaissais quelqu'un qui allait à Montréal et peut-être y vivre pour toujours.»

Claire, c'est l'héroïne, le modèle ultime de la narratrice. C'est la grande sœur qu'elle n'a pas, mais qu'a son amie Judith, heureusement. Toutes les deux passent des heures à la regarder se maquiller. Et se tremousser dans son jumpsuit doré.

Vivre par procuration, c'est le sport préféré de la narratrice. Une boulotte, qui s'empiffre en cachette. Une aînée de famille, qui doit s'occuper des plus jeunes, faire le ménage. Et se montrer en tout temps raisonnable. Avec sa mère, surtout, insiste le père, la plupart du temps absent, celui-là, parti travailler au chantier.

## Pour tourner le dos

Il y a les livres, aussi, qui permettent à l'adolescente de tourner le dos à sa propre vie. À sa mère, pour commencer. Qui est toujours sur son dos, qui la critique tout le temps, médit sur tout le monde. Et explo- se à tout bout de champ.

Quand la jeune fille en a assez des crises de sa mère, elle s'enferme dans sa chambre, avec un livre. Les livres, ça la fait rêver. «J'ai pris un *Brigitte et comme toujours, quand je commence à lire, j'oublie et je cesse de pleurer.*»

Ce qui la fait rêver, encore: les gars. Pas les adolescents du coin, qui boivent de la bière, ne font rien de leur peau. Non. Les gars plus vieux. Comme Marius. Qui travaille comme barbier. Et qui est beau comme un dieu dans son habit de baseball.



Lise Tremblay

© MARTINE DOYON

Marius, c'est son fantasme absolu. Le mâle qu'elle suit partout, qu'elle épie. Et à qui elle écrit des lettres d'amour enflammées. Des lettres anonymes, bien sûr.

Dans les faits, il ne se passe rien dans la vie de la narratrice. Rien de réel, de concret. Mis à part le fait qu'elle se prépare à faire le grand saut à l'école secondaire, dans une classe spéciale, pour élèves doués. Encore une idée de sa mère, qui ne veut surtout pas qu'elle devienne comme Claire, une écrivaine sans instruction.

Voilà. C'est ça, l'histoire de *La Sœur de Judith*. À peu de choses près. Si on exclut les autres, autour: les voisins batteurs de femmes, les voisins alcooliques, les religieuses qui perdent leur emprise à l'école tandis que la religion décline dans la société en général et que des valeurs nouvelles s'installent.

Il y aura bien quelques drames. Et une tragédie. Beaucoup de désillusions, surtout, pour la narratrice de 11 ans. À qui il ne sera rien arrivé personnellement. Mais qui aura tout vécu comme si ça la concernait directement. Et qui terminera son été à jamais transformée.

On aura reconnu, entre-temps, les thèmes chers à l'auteure. Solitude. Incommunicabilité. Obésité. Mensonge. Honte. Folie. Peur de l'autre, de l'étranger, de l'ailleurs. Et besoin d'évasion, par l'imaginaire, les mots.

Mais, comment dire? Jamais l'écriture de Lise Tremblay ne nous a paru aussi sobre, minimaliste, épurée. Et concrète. Jamais le regard lucide, et ironique, qu'elle pose sur le monde de livre en livre ne nous a paru aussi authentique.

Comme s'il n'y avait pas de filtre. Comme s'il n'y avait pas besoin d'en rajouter. Que c'était ça, juste ça. Mais tellement ça, tellement juste. Tellement qu'on en vient à penser que *La Sœur de Judith* pourrait être le livre fondateur de Lise Tremblay. Celui qu'elle n'avait encore jamais osé publier?

Collaboratrice du Devoir

LA SŒUR DE JUDITH

Lise Tremblay

Leméac

Montréal, 2007, 176 pages

ENTREVUE

## Neil Smith: les gros débuts d'un jeune auteur

CAROLINE MONTPETIT

Il dit avoir publié son premier livre presque par hasard. L'entreprise a pourtant connu un succès retentissant. À sa parution, le premier recueil de nouvelles de Neil Smith, *Bang Crunch*, a tout de suite été placé dans la collection «New faces of fiction» par l'éditeur anglophone Random House, aux côtés de Yann Martel et d'Ann-Marie MacDonald. Salué par la critique anglophone, *Bang Crunch* est traduit ces jours-ci en français sous le titre de *Big Bang*, aux Allusifs. Attribué à la Brûlerie Saint-Denis, dans ce Montréal où il est né et où il est revenu vivre, l'auteur de 43 ans, qui en paraît la moitié, parle un français impeccable.

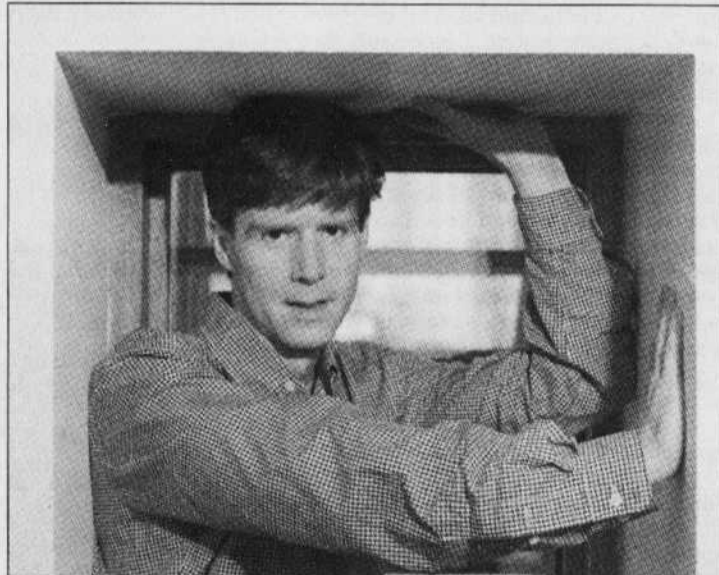
«Je vis en français», dit ce «nouveau visage de la fiction», lecteur de Barbara Gowdy et de George Saunders, ajoutant qu'il s'est mis récemment à la lecture de romans en français.

*Big Bang* offre un mélange inattendu de surréalisme, de tragédie et de comédie. L'auteur a souvent reconnu avoir été tenté par la diversité des tons, au point de pouvoir laisser croire que les nouvelles avaient été écrites par plusieurs auteurs.

En fait, plusieurs nouvelles du recueil ont d'abord été publiées dans des revues, trois d'entre elles ayant été finalistes pour le Journey Prize, accordé à un jeune auteur canadien de nouvelles. Après la publication de la première, *La Boîte à papillon*, dans une revue littéraire de la Nouvelle-Écosse, Neil Smith a immédiatement reçu un appel d'un éditeur américain lui demandant s'il avait un livre à faire paraître.

## Le lapin vert fluo

*La Boîte aux papillons* avait pourtant été amorcée comme un jeu, pour ce traducteur qui travaille notamment pour l'Office national du film et le Planétarium, et voulait tenter l'expérience de la page blanche. Ses nouvelles s'inspirent d'ailleurs souvent de thèmes rencontrés au cours de son travail de traduction. La nouvelle du recueil intitulée *Protéine vert fluo*, qui est aussi une fable sur l'ouverture à l'homosexualité, fait état de cochons d'Inde vert fluorescent, manipulés génétiquement, et prend sa source dans les travaux d'un certain Eduardo Kac, qui a effectivement créé le lapin



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Écrivain anglophone, Neil Smith parle un français impeccable.

## BIG BANG

Neil Smith

Traduit de l'anglais par  
Lori Saint-Martin et Paul Gagné  
Les Allusifs  
Montréal, 2007, 188 pages

vert fluo... Plusieurs de ces textes ont aussi des lieux de Montréal pour cadre: la tour de l'Horloge, le métro Victoria, le Festival de jazz. L'une d'entre elles, *Album*, est directement inspirée des événements de la tuerie de Polytechnique, même si elle a été transposée dans une autre ville. Mêmes scènes de tuerie dans la classe d'un établissement d'enseignement, même liste haineuse de victimes potentielles rédigée par le tueur. En fait, Neil Smith était étudiant à l'Université de Montréal quand la tuerie de Polytechnique a fait 14 victimes, en 1989, et son copain connaissait l'une des victimes.

«À cette époque, on parlait beaucoup dans les médias du tueur Marc Lépine, mais beaucoup moins des victimes», se souvient-il. Il a voulu aussi exprimer le mélange de culpabilité, d'amour et de haine qui secouait les proches des victimes au lendemain des drames. C'est un événement qui l'a marqué au point de lui inspirer également le thème de son futur roman, qui se déroule quant à lui au paradis, où des victimes d'une tuerie doivent affronter leur bourreau. Le prochain roman de Neil Smith, qui verra le jour d'abord en anglais, bien sûr, s'intitulera *Heaven Is a Place Where Nothing Ever Happens*, et on n'y croiera, semble-t-il, que des morts, et beaucoup d'humour...

Le Devoir

## Les livres qu'il faut avoir lus ?

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Les 1001 livres qu'il faut avoir lus dans sa vie? Trécaré, une maison d'édition appartenant à Québecor, vient de publier, dans une édition maison, ce livre d'abord paru en anglais puis traduit en France pour le bénéfice de Flammarion. Que faut-il avoir lu? Oh! beaucoup de choses dont on se doute déjà. *Don Quichotte*, Swift, Stendhal, Melville, Carroll, Tolstoï, Zola, Gide, Musil, Woolf... Qui d'autres encore? Proust, Simenon, Céline, Cioran, Gombrowicz, Baldwin, Pasolini... Bref, des Européens surtout, et quelques Américains. Ici et là, on trouve une poignée d'Orienteux,

des Japonais essentiellement: Tanizaki, Mishima, Murakami... Peu ou prou de Canadiens, sinon Gabrielle Roy (qu'on fait ici mourir prématurément en 1966), Anne Hébert, Margaret Atwood, Saul Bellow et Robertson Davies.

Au fond, ce 1001 livres qu'il faut avoir lus est à peu près semblable à tous les autres titres du même genre. Comme les autres, il laisse d'ailleurs entendre par ses choix que la littérature est d'abord le fait de pays dominants; les cultures en

marge des circuits européens ou américains correspondent au mieux à des curiosités, des à-côtés.

Toutefois, pour quelqu'un d'ici, sur les 1001 livres qu'il faut avoir lus dans sa vie, il y aurait si peu de livres québécois indispensables? Vraiment? C'est à se demander alors pourquoi Québecor, qui publie ce gros fourre-tout, a ressenti le besoin de racheter autant de maisons d'édition d'ici...

Le Devoir

## ARCHAMBAULT &amp; PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes:  
du 16 au 22 octobre 2007

© QUEBECOR MEDIA

## ROMAN

- 1 LES CHEVALIERS D'ÉMERAUDE T. 11  
Anne Robillard (De Montagne)
- 2 SANS RIEN NI PERSONNE  
Marie Laberge (Boréal)
- 3 MAL ÉLEVÉ  
Stéphane Dompière (Québec Amérique)
- 4 ENTRE DEUX OS  
Kathy Reichs (Robert Laffont)
- 5 SONE  
Alessandro Baricco (Gallimard)
- 6 LE PARFUM  
Patrick Süskind (Livre de Poche)
- 7 NI D'ÈVE NI D'ADAM  
Amélie Nothomb (Albin Michel)
- 8 PARCE QUE JE T'AIME  
Guillaume Musso (OX)
- 9 UN PETIT PAS POUR L'HOMME  
Stéphane Dompière (Québec Amérique)
- 10 À L'OMBRE DU CLOCHER T. 3  
Michel David (Hurtubise HMH)

## OUVRAGE GÉNÉRAL

- 1 PASTA ET CETERA À LA DI STASIO  
Josée Di Stasio (Flammarion Québec)
- 2 LE SECRET  
Rhonda Byrne (Un Monde Différent)
- 3 JE M'APPELLE MARIE  
Christian Tétreault (De l'Homme)
- 4 PASSION POLITIQUE  
Jean Chrétien (Boréal)
- 5 LE GUIDE DE L'AUTO 2008  
Denis Duquet (Trécaré)
- 6 ENTRE CUISINE ET QUINCAILLERIE  
Stéfano Falta (Trécaré)
- 7 LES CLÉS DU SECRET  
Daniel Sévigny (De Montagne)
- 8 LA BLESSURE D'ABANDON  
Daniel Dufour (De l'Homme)
- 9 LE PLUS VIEUX SECRET DU MONDE  
Marc Fisher (Un Monde Différent)
- 10 LES ALOUETTES  
P. Bruneau / P. Turbis (De l'Homme)

## JEUNESSE

- 1 UN CADEAU POUR SOPHIE  
Gilles Vigneault (Montagne Secrète)
- 2 LE PETIT SPIROU T. 13 : FAUS DE...  
Jany / Tome (Dupuis)
- 3 LÉONIS T. 10 : L'ÎLE DES OUBLIÉS  
Mario France (Intouchables)
- 4 ARIELLE QUEEN T. 4 : LA NUIT DES...  
Michel J. Lévesque (Intouchables)
- 5 LA FABULEUSE ENTRAÎNEUSE  
Dominique Demers (Québec Amérique)
- 6 LE DICO DES FILLES 2008  
Dominique Alice Rouyer (Fluruss)
- 7 WILL SHUNDEE T. 3 : L'ANTRE DES...  
Louis Lymburner (Michel Quintin)
- 8 DARNAN T. 6  
Sylvain Hôte (Intouchables)
- 9 ZOOMBIRA T. 4 : LE DERNIER SOLEIL  
Richard Pettit (Boomerang)
- 10 LE JOURNAL D'ANRÉLIE LAPLAMBRE T. 1  
India Desjardins (Intouchables)

## ANGLOPHONE

- 1 WORLD WITHOUT END  
Ken Follett (Dutton)
- 2 CROSS  
James Patterson (Warner Books)
- 3 THE SECRET  
Rhonda Byrne (Beyond Words)
- 4 EAT, PRAY, LOVE  
Elizabeth Gilbert (Penguin Books)
- 5 CLAPTON  
Eric Clapton (Broadway Books)
- 6 THE COLLECTORS  
David Baldacci (Warner Books)
- 7 BROTHERHOOD OF THE HOLY SHROUD  
Julia Navarro (Seal)
- 8 ECHO PARK  
Michael Connelly (Warner Books)
- 9 PLAYING FOR PIZZA  
John Grisham (Doubleday)
- 10 CELEBRITY DETOX  
Rosie O'Donnell (Warner Books)

Escapades culturelles Archambault

UN DIMANCHE AVEC BACH à Montréal  
Le dimanche 9 décembre 2007

Pour information  
514.380.3113 ou 1.877.371.2323  
ou consultez [www.archambault.ca/escapades](http://www.archambault.ca/escapades)

LIBRAIRIE  
**BONHEUR D'OCCASION**  
Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art et de collections
- ~ Canadiana
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Bibliothèque de la Pléiade
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse

Achetons à domicile  
514-522-8848 1-888-522-8848  
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)  
[bonheuroccasion@bellnet.ca](mailto:bonheuroccasion@bellnet.ca)

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

Médaille Luc-Lacourcière

Marie-Françoise Guédon

Le rêve et la forêt  
Histoires de chamanes nabesna

ISBN : 2-7637-8070-9 • 616 pages • 40 \$

Félicitations

Les membres du jury de la médaille Luc-Lacourcière ont récompensé cette année le fruit de 40 années de travail d'une anthropologue et ethnographe, professeure à l'Université d'Ottawa, Marie-Françoise Guédon. Cette auteure explore, sur un mode personnel, l'ensemble de l'univers chamannique déné et découvre sa spécificité, ses liens avec le rêve, le paysage et la tradition orale, et ses expériences contemporaines.

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL  
[www.pulaval.com](http://www.pulaval.com)

## LITTÉRATURE

## La mémoire des armes



Louis Hamelin

Depuis quatre ans, 19 personnes ont perdu la vie à la suite d'incidents impliquant l'utilisation du Taser au Canada. Combien de policiers morts en service au cours de la même période? Apparemment introuvable, l'information semble éluder même l'omnipotence de Google. Mais on peut tenir pour acquis que, aujourd'hui comme à l'époque du «bol de toilettes» olympique, la bonne vieille construction voit tomber plus d'hommes en devoir que nos soi-disant gardiens de la paix. Les funérailles sont juste moins spectaculaires... Et si un ouvrier, sur un chantier, reçoit une décharge de 50 000 volts et que son cœur lâche peu après, va-t-on dire qu'il est «décédé pour des raisons inconnues»? À la police de Montréal, un certain érotisme fleurit désormais dans le style laborieux des rapports de routine.

Et la rectitude langagière, cette fanfare chargée d'accompagner les avancées triomphales de la technologie, arrive désormais à désamorcer jusqu'au sens même du mot «arme». Pendant que les stratèges militaires nous préparent une guerre propre, avec zéro perte de vies du bon bord (à part les basanés locaux, qui ne comptent pas), voici l'arme idéale, celle qui vous veut du bien et tue... par accident! «D'ici 5-10 ans, on ne tuera plus les gens», promet la publicité française du Taser sur Internet. Autrement dit, nous avons sorti les électrochocs des asiles pour les confier à nos zélés patrouilleurs dont la capacité de discernement au cœur de l'action est d'ailleurs légendaire. Moi, ça me concerne plus ou moins. Il y a déjà quelques années que les argousins de Brassens et de toujours ne m'ont pas tassé au bord du chemin. Mais s'ils le font, à l'avenir, j'espère qu'ils porteront sur eux la mort en guise de très haute autorité plutôt qu'un bidule à la Star Trek capable de me faire sauter 10 000 neurones d'un seul coup.

## La mort

J'aime les armes comme objets, leur élégance sérieuse, avoir ce poids de sens au bout du bras. La beauté n'est pas dans la mort, mais dans son approche et dans la manière dont on la tient en laisse. Pour moi, entrer dans le bois avec un douze en octobre, ce n'est pas léger, la réalité semble soudain s'épaissir, le pas se fait lourd et le cœur saute dans sa cage, veut s'arrêter. La conscience de cet étrange pouvoir, c'est peut-être ce que ressent mon père quand il trucidé les ratons-laveurs chapardeurs de maïs avec la petite 22 familiale.

Mais à quatorze ans, avec cet intérêt presque sacré des gamins, moi, je la prenais pour un jouet. Une carabine nous entraîne dans un monde de codes et de règles de sécurité dont la transgression ne pardonne pas toujours. Je me suis revu dans le personnage d'ado du premier roman de Phil Lamarche, dans cette conquérante inconscience et son imprudence calculée, me suis revu en train de tirer dans un panneau Stop sans songer une seconde qu'une voiture pouvait déboucher du chemin de rang à tout moment, et de mettre un plomb-parachute dans le gras du mollet de mon frère. Rien d'irréparable, je crois. Je lis le titre, *Jouer avec le feu*, je regarde la couverture et la photo du petit bonhomme qui ressemble comme deux gouttes d'eau à Rodriguez, mon neveu, que je revois aussitôt, investi d'une gravité toute neuve quand je lui avais confié la 410 au bord du lac Vaudray. À d'autres de courir les risques, désormais. Père, j'ouvre le livre.

Le roman de Lamarche, à sa manière, remet en question la pertinence, au seuil du troisième millénaire, du fameux deuxième amendement de la Constitution américaine, lequel, comme chacun sait, garantit à tout citoyen des États-Unis le droit de porter et de posséder des armes à feu. At-on plus de chances de mourir suicidé, assassiné ou victime d'une balle perdue dans une société où la possibilité de disposer d'un arsenal personnel se voit associée par certains groupes à rien de moins que l'âme de la nation? Chaque fois qu'un petit trublion équipé d'un engin automatique effectue un nouveau raid dans un collège, on se repose la question. Et la réponse semble évidente. Au fait, est-il normal que, dans une petite famille banlieusarde de trois, les LeClare,

l'ado soit l'heureux propriétaire d'un calibre douze et d'une 22, et les parents, eux: «de 30-06 sous le divan du salon, le 300 Savage et le calibre 20 à culasse mobile dans un placard du sous-sol, et même le fusil de chasse sous le lit de son père», et ce, dans un pays où les guerres indiennes ne sont plus qu'un lointain souvenir, où la chasse au cerf est strictement réglementée et où les espaces sauvages que devait jadis vaincre l'homme blanc continuent de crouler sous toujours plus de développements domiciliaires? Comme l'annonce l'oncle John, lui-même assis sur une véritable poudrière domestique: «Tout le pays sera transformé en une putain de banlieue. On verra plus que des Volvo et des Saab.»

Ces derniers n'ayant pas la réputation de dormir avec la carabine sous le lit, ils sont le «eux» du «nous» formé par Teddy LeClare, ses parents, son oncle et, à l'école, les Jeunesses américaines, un groupe idéologiquement situé quelque part entre les boy-scouts et les skinheads. J'ai oublié un détail important à propos des armes de la famille LeClare: elles sont «dans la famille depuis des années». Chaque arme, avec le passé qu'elle incarne, devant, semble suggérer l'auteur, un repère identitaire de plus dans une société américaine bousculée par la mobilité de la main-d'œuvre, la crise économique et la modification de l'habitat traditionnel, la banlieusardisation ultime, mur à mur de l'Amérique.



JEAN-FRANÇOIS NADEAU LE DEVOIR

Je me demande ce que feraient les perdrix si on leur donnait le choix entre une occasionnelle volée de plombs et une autre rue bordée de bungalows neufs.

## Plombs et bungalows

De passage à Blanc-Sablon dans les années 80, j'avais été frappé par la vision d'une femme magasinant un douze dans le catalogue Eaton, outil comme un autre qu'elle avait l'intention d'offrir à son mari pour sa fête. On était au mois de mai et ça tirait en plein village au passage des moyaks de retour de migration. Aujourd'hui, j'habite un secteur tranquille, situé juste au-delà de la «troisième ceinture». Dans le coin, les fusils, même en octobre, se taisent presque complètement. Mais je me demande ce que feraient les perdrix si on leur donnait le choix entre une occasionnelle volée de plombs et une autre rue bordée de bungalows neufs. Dans l'arsenal de l'oncle John, on trouve un fusil qui fut offert à la mère du héros pour sa confirmation. Cette quotidienneté de l'arme de chasse, c'est vraiment l'ancien monde. Aujourd'hui, c'est au nom de la sécurité qu'il convient de s'armer jusqu'aux dents.

Dans *Jouer avec le feu*, tout commence avec le petit trou rond que peut faire une balle de .22 Long Rifle dans la poitrine d'un gamin. Pour ceux qui lui survivent commence alors une dérive exemplaire entre l'éternelle quête d'acceptation adolescente et d'inquiétantes et très actuelles thèses d'extrême droite. Je me suis parfois ennuyé, parce que l'écriture de Lachance est un peu sage, à moins que j'aie tout simplement perdu la faculté de mémoriser à la lecture d'une scène de touche-pipi dans une berline garée à cet endroit où l'asphalte recouvre désormais les bois de l'enfance. Car comme Lachance, de lointain sang canadien-français, l'écrit à propos de ses petits fascistes puritains: «Ils luttaient pour préserver un statu quo là où il n'y avait jamais eu que du changement.»

hamelinlo@sympatico.ca

## JOUER AVEC LE FEU

Phil Lamarche  
Traduit de l'américain par Marc Amfreville  
Christian Bourgois éditeur  
Paris, 2007, 249 pages

## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Bilan de santé

CHRISTIAN  
DESMEULES

C'est un petit livre qui s'est imposé à son auteur comme un «voyage imprévu et immobile». Une sorte de bilan où elle passe une partie de sa vie à la moulinette de l'écriture — en particulier son «exil» au Québec. Journaliste française établie à Montréal depuis une dizaine d'années, Aline Apostolska prend appui sur un événement dramatique qui aurait pu lui coûter la vie: il y a un an et demi, en pleine nuit, sans avertir, son colon a éclaté.

L'auteur de *L'Homme de ma vie* (Québec Amérique, 2003), de *Lettre à mes fils qui ne verront jamais la Yougoslavie* (Leméac, 2000) ainsi que d'une vingtaine d'ouvrages consacrés à l'astrologie et à la psychologie populaire parus en France retourne à un genre qui lui réussit mieux que le roman pour nous redire son engagement

envers l'écriture («la seule ligne droite de ma vie») et son désenchantement à l'égard d'un exil québécois dans lequel elle se découvre aujourd'hui plus française que jamais.

Constat implacable: «Je suis étrangère à l'américanité que je suis venue chercher et que j'ai lentement découverte au fil des années.» Être européenne, nous dit-elle, est une question de vision du monde, un «savoir ancien et indéfectible» qui filtre tout. De la même façon qu'écrire, répète-t-elle plus loin, est une vision du monde, une «façon d'être au monde».

Au passage, Aline Apostolska nous offre des réflexions sans véritable originalité sur les rapports — depuis longtemps nourris de malentendus — entre le Québec et la France, entre Français et Québécois, entre hommes et femmes. «La question souverainiste m'étouffe», avoue-t-elle. Elle y confie également les bouffées de culpabilité

qu'elle ressent aujourd'hui pour n'avoir pas su s'intéresser à la littérature canadienne-anglaise, puis fait allusion à un agréable séjour chez Michaëlle Jean à Rideau Hall, qu'elle fait suivre d'une ardente profession de foi fédéraliste: «J'ai toujours admiré le grand dynamisme du système fédéral parce qu'il requiert adaptabilité, sens de la concertation et de la répartition, discipline ainsi qu'une vision des intérêts collectifs qui prime sur une vision nombriliste.»

Entre impudeur, exhibitionnisme et petite épiphanie, un témoignage — livré il est vrai avec la voix du cœur — qui se révèle par moments d'une touchante naïveté.

Collaborateur du Devoir

## AILLEURS SI J'Y SUIS

Aline Apostolska  
Leméac, coll. «Ici ailleurs»  
Montréal, 2007, 152 pages

## LA PETITE CHRONIQUE

## Apologie du mensonge

Gilles Archambault

Les lecteurs amateurs de littérature qui ont aimé se perdre dans les dédales du *Dictionnaire égoïste de la littérature française* de Charles Dantzig ne peuvent manquer d'avoir la curiosité de s'aventurer dans le roman qu'il nous propose et dont on saura sous peu s'il sera couronné par l'un des grands prix littéraires de l'automne.

La liberté de ton que l'on trouvait dans le dictionnaire, on la rencontrera dans *Je m'appelle François*. Charles Dantzig ne recule jamais devant une pirouette. Il aime qu'on le remarque. Caractéristique qui serait détestable chez un auteur qui n'aurait pas sa verve.

Son héros dit sans ambages: «Je m'appelle François» est peut-être la seule phrase où je n'aie jamais menti dans ma vie. Il changera donc de patronyme à volonté. Le mensonge lui vient aisément. Enfant, il sait déjà comment vivre d'expédients. Sa mère fait le tapin et n'a pas tellement la fibre maternelle. Son père est alcoolique.

Rien d'étonnant à ce qu'il décide dès l'adolescence de quitter Tarbes pour monter à Paris. À peine descendu à la gare Montparnasse, il s'oriente vers la rue de la Gaîté. Il ne tarde pas à y apprendre quelques trucs qui lui permettent de survivre. Puis c'est l'enchaînement des tours de passe-passe. Il monte des affaires, plus rocambolesques les unes que les autres, emprunte de l'argent qu'il ne remet pas, feint d'être amoureux alors qu'il n'a d'yeux que pour l'argent que doit lui confier le beau-frère putatif. François Darré aime l'esbroufe. S'étant aperçu qu'on ne prête qu'aux riches, il dépense sans compter. Le champagne, il le commande à la caisse. Tous les moyens lui sont bons pour être dans la cour des grands.

La conquête de Paris l'amène à New York et à Los Angeles. Intelligent, il apprend rapidement les règles du jeu. Il ment avec superbe, joue à tous les jeux, connaît l'amour. C'est toutefois Dubaï qui marque la fin de son odyssée.

Le roman est mené avec brio. Il y a une nervosité dans l'écriture de l'auteur. Autrement, comment pourrait-on s'intéresser à ce personnage, brillant sans aucun doute mais qui n'est en réalité qu'une petite gouape? Peut-être souhaiterait-on que le roman soit allégé d'une cinquantaine de pages. Les entourloupes de ce François finissent par se répéter.

Autant le *Dictionnaire égoïste* donnait l'impression que l'auteur avait tout lu — ce qui est impossible évidemment —, autant *Je m'appelle François* parvient à

plupart du temps à nous convaincre que le romancier qui s'attache aux faux héros qu'est François est un observateur attentif du monde d'aujourd'hui, qu'il a beaucoup voyagé, qu'il a séjourné pendant d'assez longues périodes à l'étranger. Ce qui est probablement faux. Comme quoi Dantzig serait aussi menteur que François. Il réussit toutefois à prouver qu'il a une connaissance poussée de ce monde factice des personnalités «people» dont le monde de la télévision et du spectacle est friand.

Et le lecteur apprend qu'un écrivain qui peut discourir sur Chateaubriand, Stendhal ou Max Jacob semble ne rien ignorer de Michael Jackson ou de ces nénettes qui pullulent dans le domaine du show-business. Cet écrivain, à n'en pas douter, sait observer et refuse de joindre sa voix à celle des auteurs d'arlequinades en vogue. Lui resterait à pratiquer une certaine retenue. Trop de virtuosité nuit. Probablement.

Collaborateur du Devoir

## JE M'APPELLE FRANÇOIS

Charles Dantzig  
Grasset  
Paris, 2007, 313 pages



Charles Dantzig

PIERRE VERDY AFP

pul

XAVIER GÉLINAS

La droite intellectuelle  
québécoise et la  
Révolution tranquille

XAVIER GÉLINAS

pul

ISBN : 978-2-7637-8509-7  
504 pages • 45 \$

MICHÈLE DAGENAS

Faire et fuir la ville

Espaces publics de culture et de loisirs  
à Montréal et Toronto aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles

MICHÈLE DAGENAS

pul

ISBN : 2-7637-8440-2  
264 pages • 30 \$

Cultures québécoises

COLLECTION

dirigée par Yvan Lamonde

SOUS LA DIRECTION DE  
YVAN LAMONDE ET DIDIER POTONLa Capricieuse (1855):  
poupe et proue

Les relations France-Québec (1760-1914)

SOUS LA DIRECTION DE  
Yvan Lamonde et Didier Poton

pul

ISBN : 2-7637-8399-6  
396 pages • 32 \$

## LITTÉRATURE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

## Un Médicis ou un Goncourt?

Vincent Delecroix et Paul Fournel sont deux candidats sérieux aux prix littéraires saisonniers

GUYLAINE MASSOUTRE

Avec *La Chaussure sur le toit*, fable contemporaine, Vincent Delecroix pourrait remporter le prix Goncourt, le Renaudot, le Médicis ou celui de l'Académie française. Voir récompensé son kaléidoscope de points de vue, il le mérite. Son pastiche caresse un sujet savant, avec une grâce de papillon. L'entrée en matière? Simple, délicate. Une petite fille et son père y discutent, une nuit, du passage d'un ange. Le merveilleux inquiète et charme. L'imagination de la petite ramènera-t-elle ce que le quotidien refoule et voue aux gémonies? Neuf histoires singulières, plus un épilogue, font un ballet astucieux pour nous le faire croire.

Delecroix est né en 1969, dans un vent de philosophie: il l'enseigne. Ses deux romans précédents, *À la porte* (2004) et *Ce qui est perdu* (2006), lui ont valu une notoriété ainsi qu'une bourse à la villa Marguerite-Yourcenar du Mont-Noir, où il a écrit *La Chaussure sur le toit*. La vérité sort-elle de la bouche des enfants? On l'aura deviné, avec ce premier chapitre une porte s'entrebâille sur l'univers du conte... pour adultes.

## Un charme empoisonné

La chaussure sur le toit d'en face est bien là, visible par les trente-six fenêtres où poser son regard. À chaque chapitre, une voix au «je» sort par la fenêtre, à

la rencontre de l'objet du désir. L'espace des toits relie tous les narrateurs à la chaussure. Qui l'a lancée? Quelqu'un s'est envolé? Pourquoi, quoi?

Un grain de sable surréaliste enraye l'engrenage du temps. Qui dormait s'éveille, pour embarquer dans un rêve. Entrent les passagers clandestins. Un amant unijambiste éconduit, un journaliste un peu philosophe et grotesque, trois jeunes maraudeurs aux prénoms antiques, Thomas et Vincent (succédanés du *Grand Meaulne*), Julie (muse écorchée par un crétin), Marianne (fée qui s'échappe vers une autre histoire), Clémence et des animaux chiens et chats, une vieille dame de l'immeuble.

Chacun mène sa quête de l'autre: «Je ne cherche plus chaussure à mon pied, j'ai la chaussure, je cherche le pied qui va avec», dit Thomas simplement, prince d'un déjà-dit. Aucune Marianne ne comblera ce désir. Hors du conte, la réalité devient plate, et la langue à l'avenant. Tournant en rond dans son existence nauséuse, Vincent n'écrit plus que l'histoire littéraire du parapluie. Misère et fatalité!

Ces personnages ont tout vu et tout appris, sauf à vivre. Ils veulent donc des maîtres, un animal ou un granteur. Inévitablement, leur parole fait déraiper l'histoire. «C'est

typique des humains: démolir consciencieusement ce qui peut les rendre humains, ne pas savoir résister au doute. Et tu ne peux rien, commente le chien Klossowski, absolument rien, contre ce sentiment de solitude qui les tenaille.» Cette philosophie vaut bien une chaussure, sans doute.

«La rose est sans pourquoi», chantonne le livre de Delecroix

## Le pied de nez

Quand le renard de la fable susurrerait sa leçon, il était question de la bêtise humaine. De la mélancolie aussi, mal-être qui parfois lui ressemble. Le chien de cette histoire aurait-il raison? Au dernier chapitre, le pouvoir de l'art, interrogé, ranime sa chimère, «cette caverne où doit un jour se retirer l'artiste pour méditer seul sur la fin de son art». Nu devant la toile vierge, sans rien inventer cependant, l'artiste reprend à son compte la quête singulière.

L'allégorie divertira le lecteur. Suivez le fil: chaque fois que le réel fait défaut, quelqu'un se penche pour y glisser sa nécessité unique. Chacun se promène autour d'un creux, y distingue l'ombre platonicienne, parée de grâce artistique ou de chair verbale. Cette vacance, ce défaut d'Elle, «spectre de la mort de l'art», qu'on le dise avec les mots de Valéry, d'Hegel ou d'Hölderlin, vous rirez, lecteur, voyez les fantômes terribles peints par Music ou les

tristes godasses par Van Gogh, le désir exemplaire des formes, c'est-à-dire la vie, surgit à même les creux baroques de la réalité.

«La rose est sans pourquoi», chantonne le livre de Delecroix. Sur ce ton badin qui rappelle Pennac, l'écrivain fait chuchoter Platon et Heidegger. Ils se tiennent à côté de la fable. Encore faut-il croire au roman, pour les entendre, et voir «le saut de l'ange».

## À l'Académie

L'Académie française est la première à décerner son prix. Élitiste Paul Fournel pour son hilarant *Chamboula*? Après son jubilaire *Poils de caïrote*, voici que le président de l'Oulipo récidive. Blague ludique et poétique, *Chamboula* rappelle un film à succès, *Les dieux sont tombés sur la tête*, qui racontait le choc entre deux civilisations, l'europhénice et l'afrique. Fournel y insufflé un fond rabelaisien, une vraie rigolade.

Chamboula est aux hommes ce que le baobab est aux arbres: une majesté épanouie. Comme son nom le dit, elle vous renverse un mâle, sans penser à mal, cliché de l'Afrique noire. Entre la sagesse du Chef, les Rienfoutants de Macombo et le Blanc SAV (Service Après Vente, surnom africain), le Village Fondamental subit les transformations du marché mondial. En République auto-proclamée, les mœurs locales vont au rythme de la télé, du football et des tampons sur les papiers.

Boulot, le Français, incarne mille folies. Quel boulot! Fournel ne lésine pas en cocasserie. Son Afrique inventive coule dans la tempête de sa tragicomédie. Un tel bateau s'enfoncé dans le rire, entre des lâchers de pétards incongrus. Ce bijou pataphysique, qui salue Calvino, s'inscrit à merveille dans ce que Lakis Proguidis, dans sa revue *L'Atelier du roman*, appelle l'Europe du rire. Un chaos très humain.

## LA CHAUSSURE SUR LE TOIT

Vincent Delecroix  
NRF Gallimard  
Paris, 2007, 218 pages

## CHAMBOULA

Paul Fournel  
Le Seuil  
Paris, 2007, 343 pages

Collaboratrice du Devoir



Olivieri  
Au cœur de la littérature

## LES RENCONTRES D'ÉCRIVAINS DU CRILCQ

## L'AMÉRIQUE CRITIQUE

avec



Louis Hamelin  
Auteur notamment de *Sauvages*, Boréal

Jean-François Chassay  
Auteur notamment de *Laisse*, Boréal

Animée par Benoît Melançon



Avec le soutien du  
Conseil des Arts du Canada

19H30  
Lundi 29 octobre



Olivieri  
Au cœur des débats

## DÉBAT

## ÉCOLE QUÉBÉCOISE

Éthique, culture religieuse,  
dialogue



avec  
Georges Leroux  
Professeur de philosophie, UQAM

Christian Nadeau  
Professeur de philosophie, UDM

Daniel Weinstock  
Professeur de philosophie, UDM

Après une longue tradition d'enseignement religieux confessionnel, l'école québécoise s'appareille à franchir une étape clé de son histoire... Arguments pour un programme

Fides et le Centre de recherche en éthique Université de Montréal.

19H00  
Mercredi 31 octobre



Olivieri  
Au cœur de la littérature

## CAUSERIE

EMMANUEL CARRÈRE  
*Un Roman russe*  
P.O.L.



«Un roman russe est une œuvre puissante sur la folie des hommes, leurs secrets, leurs mensonges, leurs perfidies. Ce récit enfiévré et passionnant est une plongée vertigineuse dans la conscience taraudée d'un homme désemparé décidé à aller au bout de lui-même, au prix d'une douloureuse quête du passé et des blessures enfouies de l'histoire familiale. Un grand tour de force littéraire. Admirable!»

Élias Lévy

15H00  
Samedi 3 novembre

5219 Côte-des-Neiges • Métro Côte-des-Neiges  
Pour toutes les rencontres,  
réservation obligatoire : 514-739-3639

## L E T T R E S F R A N C O P H O N E S

## Le passé en rappel

Nathacha Appanah choisit le registre du grave pour proposer, avec *Le Dernier Frère*, un rappel de la Deuxième Guerre mondiale

LISE GAUVIN

Deux ans à peine après *La Noce d'Anna*, radioscopie des mœurs contemporaines teintée d'humour, voilà que Nathacha Appanah, romancière d'origine mauricienne, choisit le registre du grave pour proposer, avec *Le Dernier Frère*, un rappel des événements tragiques de la Deuxième Guerre mondiale. En 1940, un navire ayant à son bord 1500 juifs fuyant l'Europe nazie avait accosté à Port-Louis, dans l'île Maurice, après avoir tenté en vain de rejoindre Eretz, en Palestine. Les passagers sont alors dirigés vers la prison de Beau-Bassin, où ils sont retenus jusqu'à la fin du conflit. Parmi eux se trouve un enfant de dix ans, David, qui se lie d'amitié avec un jeune Mauricien d'un an son cadet, Raj. Et c'est ce même Raj qui, 60 ans plus tard, se remémore les événements malheureux de son enfance dont il a été à la fois témoin et acteur.

Une enfance d'abord passée dans un village du nom de Mapou, où la famille, composée des parents et de trois garçons, arrive tant bien que mal à joindre les deux bouts, malgré une extrême pauvreté et grâce à l'ingéniosité de la mère. Le père, qui travaille au champ de canne, en revient le plus souvent imbibé de boue et d'alcool et fait éclater sa violence sur sa femme et ses enfants. Sur cette terre brûlée par un soleil excessif, agitée par un vent ravageur et tenace, il ne faut toutefois pas souhaiter la pluie car celle-ci est «un monstre»: «On la voyait prendre des forces, accrochée à la montagne, comme une armée regroupée avant l'assaut.» Un jour que les trois enfants sont allés chercher de l'eau à la rivière, comme à l'accoutumée, ils sont surpris par un violent orage et deux d'entre eux disparaissent. Seul rescapé de cette aventure, Raj, le plus chétif des frères, ressent une culpabilité sourde de s'en être tiré alors que les deux autres ont été victimes des éléments. Il lui arrive même de croire que ses parents, à tout le moins son père, lui en veulent d'être encore vivant.

Une étrange complicité Déménagée à Beau-Bassin à cause du nouvel emploi du père qui vient d'être nommé gardien de prison, la famille s'installe dans une maisonnette en bordure d'une fo-

ret. Lorsqu'il n'est pas à l'école, Raj, âgé de neuf ans, se met à explorer les environs en toute liberté et se rend jusqu'au lieu de travail de son père. Au cours d'une de ces excursions, il aperçoit, dans la cour de la prison parmi un groupe d'adultes, un jeune enfant aux cheveux bouclés et blonds qui lui adresse un sourire. Il n'en fait pas plus pour qu'il songe à retrouver cet enfant et à se lier d'amitié avec lui. Ce qui sera rendu possible lors d'un séjour à l'hôpital de la prison, où Raj est soigné à la suite des sévices paternels. Il réussira ensuite à s'enfuir avec David, qu'il tente de protéger de l'enfermement mais dont il ne pourra, somme toute, qu'accélérer la perte. Et le roman de raconter avec sensibilité et pudeur l'étrange complicité

qui lie les deux enfants et leur incroyable odyssée. Raj, le narrateur, ne comprendra que beaucoup plus tard, en 1973 et grâce à un article du journal local, les raisons qui ont fait que ces juifs étaient arrivés à l'île Maurice, alors possession britannique, et emprisonnés jusqu'à la fin de la guerre. Là encore, l'histoire avait été soigneusement occultée. Et le lecteur d'accompagner le personnage principal dans sa quête de vérité et dans son rappel du passé. Lorsque David lui apparaît en rêve sous l'aspect d'un jeune homme adulte, Raj ne peut s'empêcher d'éprouver une culpabilité tenace. L'inconscience de l'enfant justifie-t-elle la manière dont il s'est accaparé le destin de son ami? Jusqu'à quel point ne demandait-il pas à David de remplacer les frères disparus? Jusqu'à quel point leur escapade n'était-elle pas une manière d'échapper à sa propre solitude? Toutes questions qui traversent ce long monologue et qui montrent bien que le travail du deuil, si jamais il s'accomplit, a besoin pour se faire d'une plongée lucide dans les méandres de la mémoire. C'est cet itinéraire sans complaisance que nous livre *Le Dernier Frère* (Prix du roman FNAC 2007) de Nathacha Appanah, dans une prose appliquée à débusquer les pensées intimes d'un narrateur en mal d'enfance.

Collaboratrice du Devoir

LE DERNIER FRÈRE  
Nathacha Appanah  
L'Olivier  
Paris, 2007, 211 pages

## Bédé, réalité et crème glacée

FABIEN DEGLISE

C'est un petit pavé jaune et souriant qui était très attendu. Près d'un an après avoir fait une entrée remarquée dans le petit monde de la bande dessinée d'ici avec *Le Point B* (Monet éditeur), Sylvie-Anne Ménard, que ses fidèles connaissent désormais sous le nom de Zviane, vient une fois de plus de mettre ses tripes dans des cases. Et *La Plus Jolie Fin du monde* (Mécanique générale) — c'est le titre de sa dernière création — transforme partiellement son premier touché.

En près de 300 pages, la jeune auteure de 24 ans, issue du monde de la musique et de la composition, livre ici une série de planches élaborées entre le 3 février 2006 et le 22 mai 2007 sur son blogue ([www.zviane.com](http://www.zviane.com)). Oui, à l'image des gens de sa génération, elle ne rechigne jamais à livrer sur la Toile son intimité à ses nombreux amis et visiteurs.

De cette mise à nu en ligne, l'éditeur a conservé un assemblage de petites incursions dans le quotidien de Zviane, tantôt présentées avec un coup de crayon rigoureux, tantôt avec un style moins soutenu, qui plongent toutes dans les doutes, les petites joies et la naïveté de ce personnage attachant malgré ses idées fixes et son hyperactivité.

Il est question de composition, d'organisation de concerts, du jour où elle a remporté le premier concours québécois de bande dessinée (avec *Le Point B*, justement), de la fin de son bac, d'une soirée dans un resto chic, du voyage de son chum en Europe, de ses déplacements à Gatineau, alouette. Autant de petits riens que le talent de narra-

Il n'y aura pas de postérité.



ZVIANE / MÉCANIQUE GÉNÉRALE

trice de Zviane rend forcément un peu plus intéressants qu'ils ne le sont vraiment.

Sans prétention — sans couleur et sans constance non plus —, ce journal intime, mis en boîte et en bulles, n'offre donc au final rien de plus qu'une bonne dose d'authenticité et de fraîcheur, qui tranche certainement avec la finesse et la poésie de sa toute première création, laquelle relatait l'histoire d'Émile, un compositeur torturé qui décide d'écrire une œuvre se jouant à quatre mains au piano pour se rapprocher d'une interprète qui fait chavirer son cœur. Mais malgré tout, l'ensemble, avec sa candeur et sa sincérité à revendre, finit par faire du bien.

Le Devoir

LA PLUS JOLIE  
FIN DU MONDE  
Zviane  
Mécanique générale  
Montréal, 2007, 300 pages

## éditions Liber

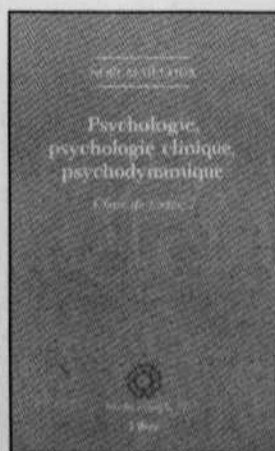
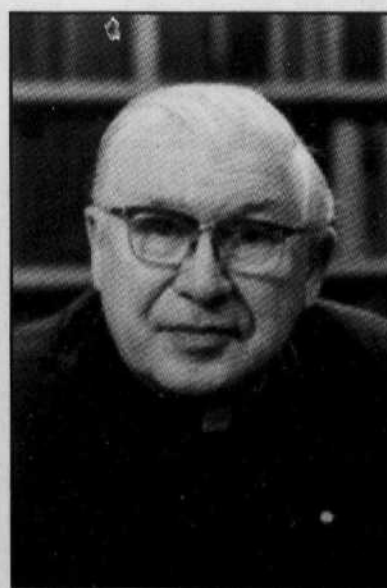
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

## «Voix psychanalytiques»

Noël Mailloux

Psychologie, psychologie clinique,  
psychodynamique

Choix de textes 1



240 pages, 24 dollars

## LIVRES

POLITIQUE

## La mémoire sélective de Jean Chrétien

MANON CORNELLIER

Tout politicien qui écrit son autobiographie ne prétend pas faire œuvre d'historien. Il offre tout au plus une lecture des événements qui ont marqué sa carrière. Le résultat garde toujours son intérêt puisqu'on peut enfin prendre connaissance de sa vision des choses.

Quand l'exercice tourne à l'auto-défense et à la mise en valeur personnelle, c'est plus irritant et c'est malheureusement la réaction que provoque la lecture de *Passion politique*, le dernier volet de l'autobiographie de Jean Chrétien, qui porte sur ses années à la tête du gouvernement canadien.

L'ouvrage est pourtant bien ficelé et le texte rend bien la personnalité de l'ancien chef libéral. Il en donne tout le crédit à ses deux co-auteurs, les écrivains Ron Graham et Daniel Poliquin, qui l'ont fait parler pendant des heures pour ensuite reproduire sa voix sur papier, le premier en anglais et le second en français. Le ton obtenu donne au livre son authenticité.

Le problème est ailleurs. Dans le contenu. Jean Chrétien nous livre des anecdotes de golf durant tout un chapitre mais escamote ou minimise des événements autrement plus importants. Pour quiconque n'a pas la même mémoire sélective, c'est profondément agaçant.

Lorsqu'il évoque le budget de 1995, qui a lancé sa lutte contre le déficit, il mentionne à peine les compressions imposées aux provinces

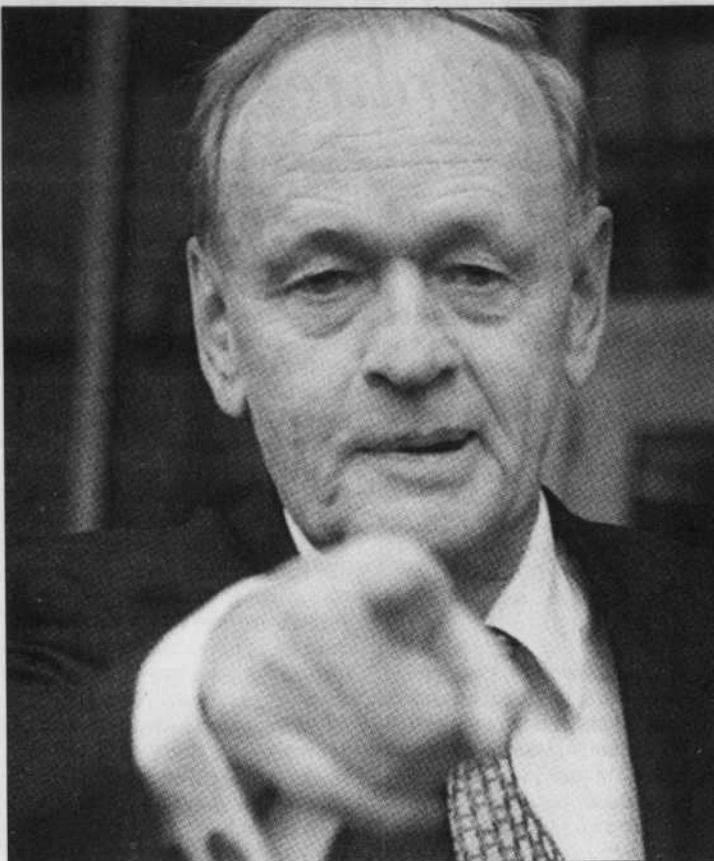
en matière de santé, d'aide sociale et d'éducation postsecondaire. Et quand il raconte la conclusion de l'entente sur la santé de 2000, il ne montre aucune sympathie envers les provinces qui ont dû vivre avec ces milliards en moins. Il retient plutôt avec mépris qu'elles jugeaient encore insuffisants les fonds prévus dans l'accord. Il parle de leur «manière habituelle»: «exiger plus d'argent ou de pouvoirs sans jamais rien offrir en retour».

## Scandales

Il prend tous les scandales et incidents compromettants avec un grain de sel, que ce soit l'utilisation de poivre de Cayenne contre des manifestants à Vancouver, son empoignade avec le manifestant Bill Clennett, son intervention en faveur d'un commentateur auprès de la Banque de développement du Canada.

Du scandale au ministère du Développement des ressources humaines, il ne retient que le faible montant d'argent perdu à cause d'«erreurs de comptabilité mineures». Que l'aile québécoise de son parti ait fait l'objet de perquisitions et qu'un travailleur du parti ait plaidé coupable pour avoir sollicité des fonds auprès d'entreprises qui attendaient une réponse à leur demande de subvention, il n'en souffle mot.

Dans le cas des commandites, même agacement. «Comme le *Peppergate*», comme le *Shawinigate*, le scandale des commandites avait beaucoup plus à voir avec la politique partisane et la guerre des journaux



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Dans *Passion politique*, Jean Chrétien nous livre des anecdotes de golf durant tout un chapitre mais escamote ou minimise des événements autrement plus importants.

qu'avec l'intérêt public. Comme nous n'avions pas à débattre d'une guerre en Irak, qu'il n'y avait de controverses ingérables à propos de Kyoto ou du

mariage gai, pas de troisième référendum au Québec non plus, pas de tendances à la baisse dans les sondages d'opinion, l'opposition et la presse

n'avaient rien de mieux à faire que de nous couvrir de boue», écrit-il.

Il y aurait eu moyen d'ajouter à la crédibilité et à la profondeur de l'ouvrage en faisant référence à des documents officiels, personnels ou confidentiels. Avec Jean Chrétien, rien de tout ça ou si peu. Il porte des jugements sévères, en particulier, sur la droite et la presse. Il accuse et soupçonne mais sans fournir d'exemples précis ou citer d'articles.

Jean Chrétien a bien quelques regrets mineurs, mais il n'expose pas ses faiblesses. Et surtout, il n'a pour ainsi dire jamais tort. Tout ce que son gouvernement a fait de désagréable, il l'a fait par nécessité. Il ne montre jamais un brin de compassion ou de compréhension envers ses critiques. On l'a pris en défaut? Bof, ce n'était pas si grave. C'est même drôle et, à l'écouter, on pourrait même croire qu'il a eu raison.

Si on se fie à lui, son bilan est pratiquement sans taches. En plus, il aime prendre le crédit pour beaucoup de choses, comme l'obtention de ses trois mandats majoritaires. Pas question de les mettre en contexte et de reconnaître que, sans la division de la droite et la faiblesse de ses leaders, il aurait eu beaucoup plus de fil à retordre.

Cette manie proche de la vantardise le dessert parce qu'elle provoque un scepticisme qui s'accroît au fil des pages. Il y a pourtant bel et bien des initiatives internationales, par exemple, qui n'auraient pas vu le jour sans son intervention, qu'il s'agisse du traité interdisant les

mines antipersonnel ou de la création du Tribunal pénal international. Il a aussi su tenir tête à George W. Bush en ce qui a trait à ses plans irakiens, une décision dont il raconte bien la genèse.

Il s'agit du livre d'un chef politique instinctif, pragmatique à l'extrême, attaché à quelques principes mais qui ne s'embarrasse pas de peaufiner une vision ou des théories, au point où souvent les choses paraissent un peu trop simples. On croirait l'entendre dire: «Je lui ai dit, moi.» Mais au bout du compte, l'essentiel de son récit se retrouve occulté par les passages où il règle ses comptes avec Paul Martin, quitte à déformer les faits et à miner les efforts de reconstruction de son parti actuellement en désarroi.

Toutefois, l'homme a toujours la qualité d'être direct. Il reconnaît sans ambages que «faire de la politique, c'est convoiter le pouvoir, le prendre, l'exercer et le conserver. Pour le bien des gens, ça va de soi, parce que vous ne serez jamais élu si vous faites leur malheur. Mais on ne me fera jamais croire, avec tout le métier que j'ai, que nos motivations sont strictement altruistes.» Le pouvoir, il a aimé et ne s'en cache pas.

Collaboratrice du Devoir

## PASSION POLITIQUE

Jean Chrétien  
(avec Ron Graham  
et Daniel Poliquin)  
Boréal  
Montréal, 2007, 462 pages

PHILOSOPHIE

## Ceci n'est pas un zoo

DALIE GIROUX

Eric Voegelin (1901-1985) est ce philosophe politique surtout connu pour sa thèse sur la persistance du religieux dans les idéologies du XX<sup>e</sup> siècle. Il a également entrepris, au début des années 30, une analyse philosophique des théories de la race. Florissantes à l'époque, défendues tant par des généticiens et autres scientifiques du social que par des idéologues en Europe et en Amérique, ces

théories ont contribué à l'aboutissement tragique de la Deuxième Guerre mondiale que l'on sait. La maison Vrin, offrant dans une édition impeccable une traduction française de *Rasse und Staat*, nous donne accès à cette analyse publiée pour la première fois en 1933. Il s'agit d'un texte aussi aride que fascinant.

Préparant cet ouvrage alors que la République de Weimar vivait ses derniers soubresauts, il était impossible au jeune Voegelin d'inter-

préter les théories de la race à la lumière des politiques raciales du III<sup>e</sup> Reich et du projet d'extermination systématique des Juifs d'Europe. Impossible également pour le penseur d'anticiper l'interdiction d'enseignement dont il fit l'objet après la publication du livre, son exil à Baton Rouge, aux États-Unis, en 1938, ou sa longue carrière universitaire arc-boutée entre deux continents.

C'est peut-être cette innocence qui lui a permis de poser un geste

analytique qui nous est difficile aujourd'hui, alors que le racisme d'État est intimement associé à la barbarie nazie, c'est-à-dire de prendre les théories de la race au sérieux. *Race et État* propose au lecteur une critique chirurgicale de l'anthropologie biologique et du racialisme, idées par lesquelles on a voulu faire du concept de race l'assise d'une théorie générale de l'homme.

dent tout en étant enserrés dans la gaine spirituelle de la volition, et aboutissant aux théories de la race, qui prennent le corps (ici, les gènes) comme une manifestation de l'esprit des peuples.

Voegelin propose une critique chirurgicale de l'anthropologie biologique et du racialisme

La question du corps étant toujours une question relative à une idée du corps, il ne s'agirait pas, dans le cas des théories de la race, d'une science fondée sur des faits empiriques. Il en irait plutôt d'une variation spéculative sur le thème de la distinction métaphysique corps-âme-esprit qui trouverait son inflexion dans la balbutiante science de l'hérédité.

Le second geste critique du philosophe consiste à replacer la race, cette forme particulière de l'idée de corps, dans l'histoire de la philosophie politique occidentale: «[...] l'idée moderne de race, écrit-il, est une idée parmi d'autres de la corporéité; dans l'histoire politique occidentale, elle figure à côté des idées de corps propres aux communautés politiques antiques et de l'idée de corps propre à l'Empire chrétien». Toute communauté, qu'elle pren-

ne la forme de la cité grecque, de l'Église catholique romaine ou de l'État moderne, possède donc une idée du corps qui l'organise. Il s'agit là, propose Voegelin, d'une constante dans l'histoire des idées politiques occidentales à laquelle les théories de la race sont à rattacher.

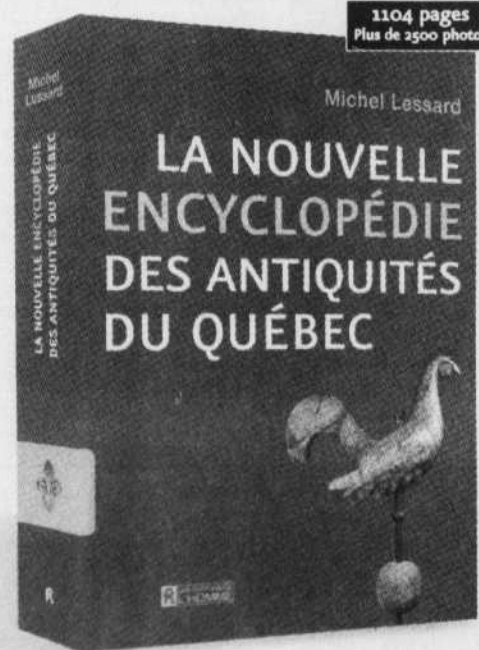
Ainsi, l'idée de corps propre à l'État moderne, la forme contemporaine des communautés politiques, est nécessairement une idée biologique du corps. Il s'agirait en ce sens d'un manque de sens historique de croire qu'aujourd'hui la question de la nation ne relève pas aussi d'un problème de corps. L'idée de nation peut-elle faire l'économie d'une méditation sur la nature humaine et, surtout, d'une clarification de son rapport à la biologie? La thèse de Voegelin nous force à soulever la question.

Collaboratrice du Devoir

## RACE ET ÉTAT

Eric Voegelin  
Traduit de l'allemand  
par Sylvie Courtine-Denamy  
Précédé d'une étude  
de Pierre-André Taguieff  
Vrin  
Paris, 2007, 344 pages

## L'HISTOIRE DU QUÉBEC À TRAVERS SES OBJETS

1104 pages  
Plus de 2500 photos

## LA NOUVELLE ENCYCLOPÉDIE DES ANTIQUITÉS DU QUÉBEC

Un ouvrage monumental sur les objets et les meubles qui témoignent de l'origine française et anglaise des Québécois et de leur voisinage avec les États-Unis. Agrémentée de 2500 photographies originales, cette encyclopédie raconte l'histoire d'un pays.

## UNE ŒUVRE COLOSSALE DIVISÉE EN TROIS PARTIES:



La vie domestique La vie sociale et culturelle Les meubles

## VENEZ RENCONTRER MICHEL LESSARD

le samedi 3 novembre  
à la librairie Collectophile  
de 14h à 16h

le dimanche 4 novembre  
à la librairie Monet  
de 14h à 16h

«Un peuple qui n'a pas de patrimoine n'existe pas.»  
Michel Lessard

LES ÉDITIONS DE L'HOMME  
www.edhomme.com

— Je m'appelle Icare.

- Avec un nom pareil, vous n'avez pas peur de prendre l'avion ?
- Icare, c'est un type qui n'a peur de rien.
- Icare, c'est aussi quelqu'un qui s'est brûlé les ailes.
- Je n'ai rien à perdre.
- Qu'un peu d'altitude.
- On dirait que vous souhaitez ma chute.
- Ce n'est pas ça, mais avouez que le rapprochement s'impose: Icare au pays du soleil...

Noëlle à Cuba — Pierre Karch

Roman | 504 pages | 20\$ | ISBN 978-2-89423-214-9  
En vente chez votre libraire

Ontario

Prise de parole

BCE une collection qui rassemble des œuvres marquantes de l'Acadie, de l'Ontario et de l'Ouest

La fatigante et le fainéant



SOULIÈRES ÉDITEUR

FÉLICITATIONS À  
FRANÇOIS BARCELO  
FINALISTE AU PRIX  
DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL  
Catégorie jeunesse



# ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Une histoire empathique de la Grande Rougeur



Louis Cornellier

C'est une histoire plutôt folle que raconte le sociologue Jean-Philippe Warren dans *Ils voulaient changer le monde*. Il s'agit, comme l'indique le sous-titre de l'ouvrage, de celle du «militantisme marxiste-léniniste au Québec». Plusieurs, indique Warren, n'y voient qu'une «parenthèse stérile dans l'histoire de la gauche québécoise». N'est-ce pas, questionne-t-il, aller un peu vite en affaire?

Pour faire contrepois à cette «méfiance» et à ce «dénigrement», le sociologue a décidé de se pencher sur les intentions primordiales des acteurs de ce mouvement pour tenter de «comprendre l'engagement subjectif des femmes et des hommes ayant vécu une dizaine d'années de leur vie à l'avènement de la société sans classes». Faut-il y lire un «parti pris pour la justice» qui a pris une mauvaise pente ou tout simplement «une erreur de jeunesse» à répudier? «Ni procès ni célébration», cet essai, explique Warren, veut «rendre intelligible ce qui apparaît souvent aujourd'hui comme l'égaré passant et largement incompréhensible d'une bande de fanatiques».

### Vers le maoïsme

Les années 1960, au Québec, sont bouillonnantes. La Révolution tranquille incite à une remise en question souvent radicale. À gauche, les socialistes indépendantistes occupent le terrain. La prise de conscience du fait que notre société d'abondance fabrique de la misère stimule le militantisme. Ce dernier, toutefois, est souvent déçu. La révolte étudiante d'octobre 1968 s'épuise, la campagne contre le «bill 63» donne peu de résultats, les échecs du FLQ et du FRAP engendrent la frustration et le Parti québécois, sur lequel beaucoup comptaient, apparaît trop mou aux yeux des plus radicaux.

Dans certains comités d'action politique (CAP) montréalais, des animateurs sociaux concluent à l'échec du réformisme et se tournent, en 1971, vers la théorie maoïste, susceptible, selon eux, de mettre fin au blocage. Condamnant le terrorisme feilquiste et la tentation contre-culturelle, ils constatent que le manque de formation théorique et la faible organisation des militants expliquent l'avortement des luttes et décrètent «la suprématie de la pensée maoïstetoung». La Chine et l'Albanie deviennent des modèles à suivre.

Sans nier le caractère parfois mystifiant de cette option idéologique, Warren insiste tout de même sur la réalité de certaines situations objectives qui rendent possible l'interprétation de l'histoire de la société québécoise comme un long conflit de classes. Il évoque la fréquente répression policière que subissent les syndiqués en grève, l'inflation galopante et le haut taux de chômage au début des années 1970, ainsi que le choc pétrolier de 1973, qui ouvre la voie au néolibéralisme. Il n'affirme pas que cette conjonction ne pouvait mener qu'au maoïsme, mais qu'elle peut expliquer son apparition au Québec.

En 1972, le groupe En lutte! est fondé et se lance dans «un travail de subversion des institutions en place grâce à une propagande explosive». En 1975 naît la Ligue communiste (marxiste-léniniste) du Canada, qui se prétend plus pure que son concurrent. «Face à En Lutte! qui continue à insister sur l'incontournable travail de conscientisation et de sensibilisation des travailleurs, explique Warren, la Ligue parle d'une lutte immédiate, imminente, favorisant le noyautage des masses plus que leur éducation socialiste».

Les deux groupes, toutefois, malgré leurs surréalistes querelles idéologiques, ont beaucoup en commun. Tous deux perçoivent le féminisme «comme bourgeois», «contre-révolutionnaire», et considèrent l'oppression des femmes comme «une contradiction secondaire par rapport à la contradiction principale qui oppose le travail et le capital». Ils rejettent aussi l'option souverainiste parce qu'elle divise les ouvrières sur les plans national et international. En 1980, ils feront campagne



Publié par l'équipe du journal C.P. 277 SUCC. "M", MONTRÉAL, (514) 845-6397 312 BORCHERSTER SQ., QUÉBEC 2, (418) 522-7386 COLLECTION F.G. TOUCHETTE

pour l'annulation du vote au référendum. Ils participent parfois au jeu électoral, mais, fondamentalement, ils le rejettent puisque «seule une révolution prolétarienne violente peut venir à bout de l'appareil d'État bourgeois». Les deux groupes font aussi dans «l'agit-prop» en répandant le message marxiste-léniniste dans le monde scolaire, les syndicats et les organismes communautaires. Ces univers, selon eux, doivent être mis au service de l'unité prolétarienne.

Warren illustre bien, aussi, la «morale communiste exigeante», le «rigorisme prolétarien» qu'adoptent les militants. Leur engagement pour la cause doit être à temps plein et briller par son dogmatisme et son sectarisme. Les marxistes-léninistes s'autocensurent, s'autocritiquent avec virulence, confessent leurs péchés bourgeois, se plient «à des techniques savantes de rééducation» et vivent leur aventure totalitaire (un mot que Warren hésite à employer) en étant de plus en plus coupés de ce monde, qu'ils souhaitent pourtant changer. Chaque organisation regroupe à peine un millier de membres, mais l'intensité de leur activisme leur donne une réelle influence.

### Quel héritage?

Au début des années 1980, la folle aventure s'épuise. Syndicats, associations populaires et monde scolaire commencent à se rebiffer contre l'intimidation marxiste-léniniste. Les désillusions individuelles se font jour. La montée des groupes identi-

taires (femmes, gais, jeunes, etc.) entre en contradiction avec l'unité prolétarienne. Les modèles chinois et albanais révulsent plus qu'ils n'inspirent. C'est, en gros, la débâcle et l'heure de la dissolution.

Quel héritage, demande Warren, nous laissent ces «esprits courageux, sincères, assoiffés de dignité humaine», qui ont naïvement voulu «être communistes après les goulags»? Doit-on conclure à l'égaré? «Trop facile», réplique-t-il. La dérive rouge, selon le sociologue, s'explique autrement: «Sur fond de résurgence de vieux réflexes catholiques [...] et d'une quête de sens propre à toute société bouleversée dans ses structures et ses valeurs, les marxistes-léninistes, refusant les phénomènes structurels d'oppression et d'aliénation néolibérales, ont mené leur réflexion à un moment de confusion idéologique».

À la manière de Françoise David, Warren refuse donc de conclure à un «véritable désastre» sans ajouter un «mais». Il refuse de «jeter la pierre à ceux qui ont erré dans leur recherche d'un monde meilleur quand nous sommes si nombreux à nous croire purs de tolérer quotidiennement le pire». Il suggère même que rejeter totalement l'expérience marxiste-léniniste reviendrait «à se couper d'une tradition d'engagement et d'une tradition de pensée».

Mais en veut-on vraiment, de cette tradition qui a sali la gauche démocratique, a nui pendant plus de dix ans à des militants réformistes tout aussi courageux et sincères, mais surtout lucides? Cet héritage, au fond, ne se résume-t-il pas à une leçon sur ce qu'il importe de ne plus jamais faire? Charles Gagnon, que Warren cite avec empathie, avait tort. La vraie gauche, pendant ces dix années de délire, a été trahie. Ce n'est pas être un «fossyeur d'idéal» que de le dire aux militants d'aujourd'hui et de demain.

[louisco@sympatico.ca](mailto:louisco@sympatico.ca)

**ILS VOULAIENT CHANGER LE MONDE**  
LE MILITANTISME MARXISTE-LÉNINISTE AU QUÉBEC  
Jean-Philippe Warren  
VLB  
Montréal, 2007, 256 pages

## HURLER

Robert Maltais

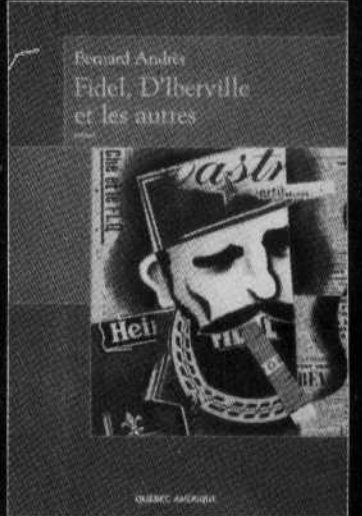
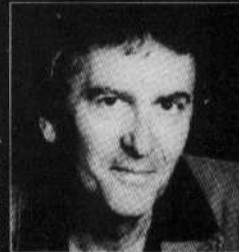


Un fils de bourgeois quitte son Outremont natal pour les bars du Quartier latin, à Montréal. On est en 1980. Les Québécois votent non au référendum. Enragé noir, Stan Jutras, 16 ans, amorce une carrière de chanteur, persuadé qu'un fabuleux destin l'attend.

Laissez-vous guider par Robert Maltais sur le dos du serpent sex & drug & rock'n'roll...

## FIDEL, D'IBERVILLE ET LES AUTRES

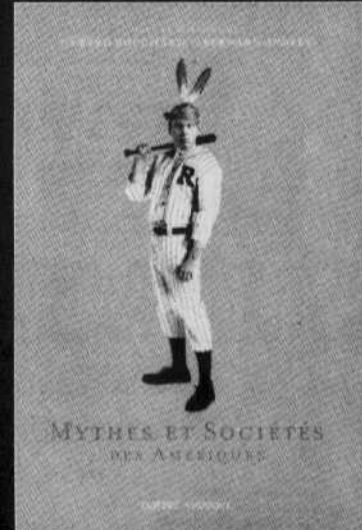
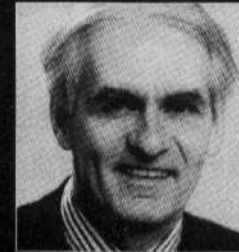
Bernard Andrès



Formidable chassé-croisé entre le Québec et Cuba, *Fidel, D'Iberville et les autres* est une fantaisie littéraire qui emprunte les voies de l'humour, du suspense et de la dérision pour tisser des liens entre un héros de la Nouvelle-France mort à Cuba il y a plus de 300 ans et Fidel Castro, dont on célèbre le 80<sup>e</sup> anniversaire.

## MYTHES ET SOCIÉTÉS DES AMÉRIQUES

Sous la direction de Gérard Bouchard et Bernard Andrès



Qu'ont en commun le nouveau-né, un chien aztèque, le Christ et le base-ball? Qu'ont-ils à voir avec les zombies, la frontière, la barbarie ou le siècle des Lumières?

Fruit d'une collaboration entre des chercheurs de plusieurs horizons, sous la direction de Gérard Bouchard et Bernard Andrès, *Mythes et Sociétés des Amériques* propose une analyse pragmatique et comparée de quelques passionnants mythes américains.



**QUÉBEC AMÉRIQUE**  
[www.quebec-amerique.com](http://www.quebec-amerique.com)

## PHILOSOPHIE

### De Koninck humaniste

LOUIS CORNELIER

Thomas De Koninck. Attiseur de consciences nous introduit à l'œuvre d'un philosophe qui a su conserver «un équilibre fertile entre la recherche intellectuelle et la communication». Thierry Bissonnette, auteur de cet opuscule, rend hommage à son ancien maître, qui lui a appris «l'unité de la pensée», c'est-à-dire les liens qui existent «entre la philosophie, l'essai, la littérature, la religion et la mystique».

Humaniste au sens propre du terme, De Koninck, affirme son présentateur, a consacré sa carrière à «mettre [ses étudiants et ses lecteurs] en contact dynamique avec les œuvres». Critique à l'endroit de la philosophie analytique, «du moins celle qui réduit tout à des

analyses de langage», le philosophe s'avoue plus près de la tradition continentale, «de la phénoménologie à l'existentialisme, en passant par l'herméneutique pratiquée par Paul Ricoeur et d'autres», et se fait le chantre de la littérature, qu'il conçoit «comme une incitation à saisir le réel et à agir sur lui, en retrouvant par ce moyen artistique la naissance des idées abstraites à l'intérieur du vécu».

Défenseur du caractère absolu de la dignité humaine (même au stade embryonnaire!), De Koninck, à la façon des Anciens, «croit fermement aux vertus émanicipatrices et pacifiantes d'une éducation proprement humaine, attentive à l'équilibre entre l'être, le connaître et le faire». Dans cette logique, il s'inquiète de l'exercice d'une ratio-

nalité strictement instrumentale qui mène à l'oubli des questions fondamentales. «La vitesse, dit-il, oui, mais pour aller où?»

Philosophe au style fleuri qui regorge de citations, De Koninck surfe souvent sur des idées reçues de la grande tradition humaniste (la culture contre le mal, on veut bien, mais c'est un peu court) et semble parfois penser en l'absence de sociologie. Ses propos sur l'éducation, par exemple, fleurent le collège classique. Toujours élégants, ils apparaissent néanmoins déphasés à quelques égards. Une école secondaire ou un cégep d'aujourd'hui n'ont rien à voir avec l'Oxford des années 1960.

Malgré ces réserves, on ne peut que reconnaître la profondeur et la richesse de l'engage-

ment philosophique du professeur de l'Université Laval. Bissonnette, en s'en tenant au registre de l'apologie, les fait bellement ressortir. Comment, d'ailleurs, ne pas apprécier un savant de cette trempe qui, au passage, nous flatte en affirmant que, «sur le plan philosophique, les Québécois sont très doués», probablement à cause de «leur lien étroit avec la nature, qui leur donne le sens du concret». Eh ben!

**Collaborateur du Devoir**  
**THOMAS DE KONINCK**  
ATTISEUR DE CONSCIENCES  
Thierry Bissonnette  
Varia  
Montréal, 2007, 90 pages

## éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

sous la direction de  
**Sébastien Charles et Pierre-Henri Tavoillot**  
*Qu'est-ce qu'une société d'individus?*



252 pages, 23 dollars

des textes de  
**Luc Bégin, Sébastien Charles, Éric Deschavanne, Claude Gélinas, Justine Martin, Julie Perreault, Alain Renaud, Pierre-Henri Tavoillot, Ludvine Thaw-Po-Una, Paul Zawadzki**

Pour en savoir plus sur le projet de  
**CITOYENNETÉ QUÉBÉCOISE**  
procurez-vous  
**BABEL-QUÉBEC**  
**DÉMOCRATIE ET CITOYENNETÉ**  
par Marc Brière  
chez VARIA -19,95\$

Romain Gary (Emile Ajar)  
*La vie derrière soi*

Les livres qui ne circulent pas meurent



**L'ÉCHANGE**  
707 ET 713 MONT-ROYAL EST  
MONTRÉAL, 514-523-6389

# ESSAIS

## Si les hommes veulent devenir des dieux

Dans *Le Nouvel Homme nouveau*, le journaliste du Devoir Antoine Robitaille étudie les désirs débridés des utopistes de la posthumanité

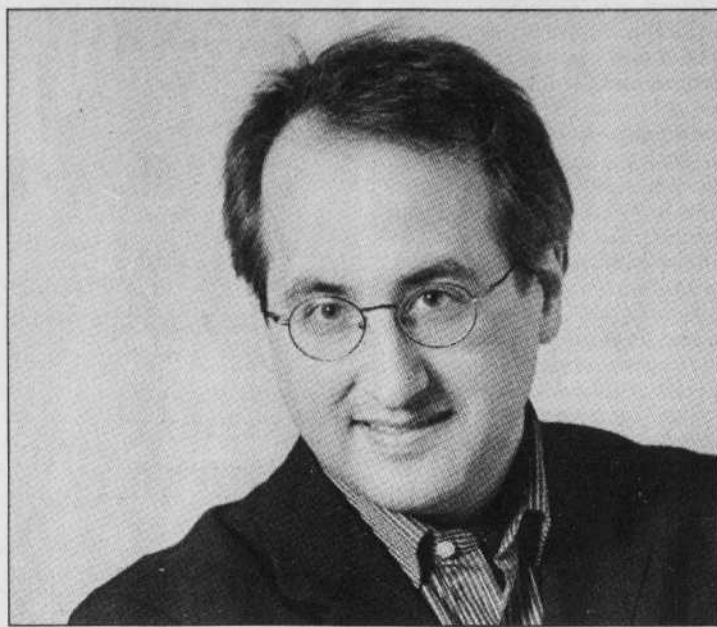
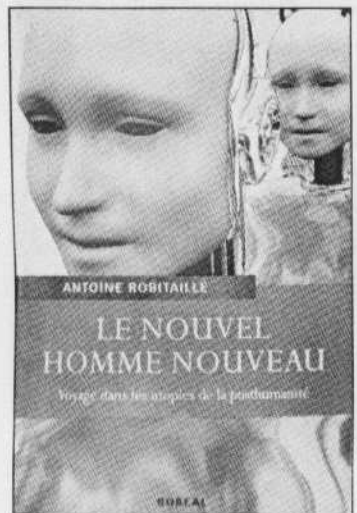
HERVÉ FISCHER

De la Vénus de Pygmalion au Superman hollywoodien, des golems à Frankenstein et aux robots sapiens, les hommes ont toujours rêvé de surpasser les limites biologiques de leur espèce. Mais ce fantasme archaïque est réactivé plus que jamais par l'âge du numérique. Le silicium serait plus intelligent que le carbone. Les utopies génétiques et biotiques prennent la relève des utopies politiques du XIX<sup>e</sup> siècle. Finis le fouriérisme, l'anarchisme, le communisme. Vive le transhumanisme et le posthumanisme. Vive l'extropie!

Antoine Robitaille consacre une excellente étude aux désirs débridés de notre imaginaire cyberprométhéen. Il en analyse toutes les facettes, non seulement les nombreuses déclarations de plusieurs gourous de nos universités et du MIT, mais aussi les recherches de nos laboratoires, et les nouvelles pratiques pharmacologiques et chirurgicales. En journaliste expérimenté, Antoine Robitaille rapporte exhaustivement et sans sourcilier les propos les plus farfelus de ces nouveaux prophètes, qu'il a souvent interviewés, et décrit factuellement ces mœurs transhumaines que nous adoptons sans même y penser. Il affiche une objectivité qui dissimule mal cependant un scepticisme certain et rassurant pour le mythanalyste que je suis.

### Technoscience

Pour atteindre ce nouveau stade



Essayiste, Antoine Robitaille s'interroge sur l'avenir de l'humanité.

de l'humanité, il ne faut donc plus compter l'adaptation naturelle que décrivait Darwin: c'est la technoscience qui devient le moteur de l'évolution humaine. Le manifeste encore très modéré de la World Transhuman Association (WTA) en 1998 énonce «le droit moral de ceux qui le désirent de se servir de la technologie pour accroître leurs capacités physiques, mentales ou reproductives». Cette vision matérialiste implique donc que s'estompe la différence classique entre l'homme, la machine et l'animal en faveur du «bien-être de tout ce qui éprouve des sentiments, qu'ils proviennent d'un cerveau humain, artificiel, posthumain ou animal». Se trouvent alors justifiés non seulement les prothèses fort légitimes pour les handicapés ou les soldats, mais aussi les drogues, le dopage sportif et l'eugénisme.

Ce nouvel homme bionique, enfin reprogrammé sans défauts, jouira d'une splendide puissance intellectuelle (grâce à l'intelligence artificielle) et physique (*empowerment*), et bientôt de l'immortalité (Ray Kurzweil: *Fantastic Voyage: Live Long Enough to Live Forever*). Il serait tout simplement possible désormais de «re-designer l'espèce humaine» selon nos désirs. On

comprend que l'astrophysicien anglais Stephen Hawking, paralysé et cloué à un fauteuil roulant par une maladie dégénérative et qui ne peut plus s'exprimer que grâce à un ordinateur, soit partisan de cette révolution biotique. Mais les expériences de puces à radiofréquence que l'Anglais Kevin Warwick greffe près de son cerveau pour se harnacher à son ordinateur, les ébauches de cyborg que nous propose l'artiste australien Stelarc et ses dénonciations du «corps obsolète» en faveur d'un corps transhumain, ou la critique eugéniste du «parc humain» par le philosophe allemand Sloterdijk puisent avec une naïveté renversante dans nos désirs ordinaires de performance, de beauté, de longévité qu'exploite déjà sans répéter le discours publicitaire. Après nous en être remis à des dieux, voilà que nous devrions abdicuer devant l'intelligence artificielle de nos ordinateurs. D'ici vingt ans, prédit Ray Kurzweil, les ordinateurs seront plus intelligents que le cerveau humain, ils auront comme nous des émotions, puis ils nous domineront pour assurer notre bonheur — et le leur —, ou plutôt nous serons eux, ils seront nous. Nous sommes déjà des transhumains — du moins les riches des

pays nantis, et la prochaine génération sera posthumaine.

Les gourous de cette nouvelle barbarie sont pour la plupart anglosaxons, surtout américains. Ils travaillent dans les laboratoires de génétique, de sciences neuro-cognitives, de robotique ou d'intelligence artificielle, comme Marwin Minsky. La naïveté de leurs excès demeure certes inoffensive, car ils sont individualistes et libertaires, écartant du revers de la main Big Brother, le Grand Ordinateur central et le cauchemardesque meilleur des mondes décrit par Aldous Huxley. Mais ils sont fort intéressants en ce sens qu'ils expriment le néo-archaïsme ordinaire, mais paradoxal, de l'âge du numérique. Il faut lire le livre d'Antoine Robitaille. Très accessible, informé, objectif, il décrit ce mythe central de notre époque, qui depuis la mort de Dieu domine notre aventure humaine: la puissance instrumentale à laquelle nous aspirons pour devenir des dieux. Et il nous fait comprendre, en évoquant ses excès, que c'est là le mauvais mythe, le plus dangereux que nous puissions adopter, car il nie notre humanité à force de vouloir la transformer en machinerie. Il apparaît alors que le mythe de l'éthique planétaire serait un bien meilleur choix si les hommes veulent devenir des dieux.

### Collaboration spéciale

#### LE NOUVEL HOMME NOUVEAU

VOYAGE DANS LES UTOPIES DE LA POSTHUMANITÉ  
Antoine Robitaille  
Boréal.  
Montréal, 2007, 208 pages

### PHOTOGRAPHIE

## Lumières de comédiennes

JEAN-FRANÇOIS NADEAU



Éditions du Passage  
Emilie Bibeau, photo de Martine Doucet

Martine Doucet considère qu'observer est l'un des plus grands plaisirs de sa vie. Elle éprouve, sous ce rapport précis à l'existence, une véritable fascination pour l'univers des actrices, ces femmes qui aiment tant être regardées. Cette relation entre voir et être vu, elle s'emploie d'ailleurs à l'expliquer quelque peu en introduction à *É loges*, un hommage brillant à 75 comédiennes révérees, dans l'intimité même de leur loge, quelques minutes à peine avant de se livrer au public.

Connue pour ses chroniques culturelles à la radio et pour avoir animé, à la télévision, sur les ondes de TV5, l'émission *Portraits de famille*, Martine Doucet est aussi photographe. «J'ai étudié en art, explique-t-elle au téléphone. J'ai toujours pratiqué la photographie, mais j'ai pourtant échoué à mon cours de photo! Tout était alors centré sur les questions techniques. Moi, la technique, ce n'est jamais ce qui m'a intéressé vraiment dans la photographie.»

Sa photographie progresse plutôt au gré des découvertes que lui offre sa sensibilité particulière, ici celles de mondes intimes au bord de basculer dans la fosse publique. Pour *É loges*, elle traque dans la lumière jaunâtre des arrières-scènes des moments de tension qui se maquillent dans l'illusion du calme réfléchi par des jeux de miroirs multiples.

Beaucoup de photos de ce livre établissent en effet un rapport au miroir. Après tout, la photo n'est-elle pas miroir, celui du réel autant que celui des sentiments de son artisan?

Que ce soit en noir et blanc ou en couleurs, le rapport intimiste que Martine Doucet établit avec ses sujets apparaît toujours évident, ce dont témoignent en outre ses courts textes d'accom-

pagnement, auxquels on a ajouté des entretiens conduits par Ariane Emond.

Dans un tiré à part, joliment imprimé sur un papier ivoire et cousu au cœur même du livre, Evelyne de la Chenelière exprime à propos de cet univers particulier des loges le point de vue d'un enfant qui voudrait devenir comédienne: «Souvent je pensais à l'avantage qu'ont les actrices sur toutes les autres femmes: passer de longues minutes devant le miroir fait partie de leur travail. On ne peut les taxer de coquetterie, de vanité ou de frivolité, puisqu'il est de l'ordre naturel des choses qu'une actrice se dévisage. Quel bonheur!» Au fond, ce pourrait être tout bonnement la perspective qu'exprime Martine Doucet dans son travail lorsqu'elle envisage, à sa manière bien à elle, Sylvie Drapeau, Marie-Hélène Thibault, Anne Dorval, Céline Bonnier, Rita Lafontaine, Élise Guilbault, Andrée Lapelle et toutes les autres comédiennes vers lesquelles son regard s'est ouvert.

### Le Devoir

#### É LOGES

Photographies et textes de Martine Doucet  
Entretiens d'Ariane Emond  
Texte original d'Evelyne de la Chenelière  
Éditions du Passage  
Montréal, 2007, 282 pages

### Prix littéraires du Gouverneur général 2007

## Félicitations à nos finalistes!

### Catégorie Jeunesse, texte



**SOPHIE GIRONNAY**  
Philou, architecte et associés



**ANDRÉ LEBLANC**  
L'envers de la chanson

### Catégorie Jeunesse, illustration



**BARROUX**  
Superbricoleur



**GENEVIÈVE CÔTÉ**  
La petite rapporteuse de mots



**MANON GAUTHIER**  
Ma maman du photomaton



**CAROLINE MEROLA**  
Une nuit en ville

Les 400 coups

Les librairies indépendantes du Québec

## Les conseils de vos librairies indépendantes



### Divisadero

Michael Ondaatje, Boréal, 309 p., 29,95\$

Avec son dernier opus, Ondaatje, auteur du livre *Le Patient anglais*, nous offre un roman singulier et riche: un huis clos familial qui s'ouvre sur un monde pluriel, projetant les protagonistes aux antipodes les uns des autres, tant dans les antres californiens du jeu que dans la bucolique campagne française. Un roman dépayssant, dans lequel on s'enfonçait comme dans un des meilleurs livres de Paul Auster. Yves Guillet, Librairie Le Fureteur, Saint-Lambert

### Le Bal des vipères

Horacio Castellanos Moya, Les Allusifs, 162 p., 19,95\$

Ce roman de l'écrivain né au Honduras est d'une noirceur et d'une ironie redoutables. Horacio Castellanos Moya écrit comme il respire. Militaires, clergé, privilégiés, trafiquants de drogues, intellectuels, personne n'échappe à la verve tranchante de Moya. Éric Gougeon, Librairie Imagine, Laval



### Rêves d'enfance

Gilles Tibo, Éditions Dominique et compagnie, 32p., 21,95\$

Un auteur au regard d'enfant et cinq merveilleux illustrateurs: voilà ce qui fait la magie de ces trente poèmes. Petits et grands savoureront toute la gamme des émotions et des couleurs en parcourant le monde aux côtés de l'enfance et de ses rêves. Ce recueil à découvrir et à relire est un séduisant préambule à la poésie. Soizic Josse, Librairie Le Parchemin, Montréal

### Dawson Kid

Simon Girard, Boréal, 185 p., 19,95\$

*Dawson Kid*, premier roman écrit dans un style très «zapping», transporte le lecteur d'une émotion à un événement, d'un passé pénible à un dénouement inattendu. La vie de cette jeune femme, Rose Bourassa, se déroule au quotidien comme une montée vers le mieux-être. Un livre très surprenant et réconfortant à la fois. Mireille Leclerc, Librairie du Centre du Québec, Drummondville



### Mal élevé

Stéphane Dompière, Québec Amérique, 200 p., 19,95\$

*Mal élevé* est un pur plaisir de lecture, dans lequel cohabitent les guitares fracassées, les regards concupiscent, les questionnements absurdes et les compromis sages ou douteux. Il y a une forte concentration de caféine dans l'écriture drôle, intelligente et vive de Stéphane Dompière, qu'on découvrait en 2004 avec *Un petit pas pour l'homme*. Adeline Corrèze, Librairie Pantoute, Québec

Une présentation des librairies indépendantes suivantes:

LIBRAIRIE LE FURETEUR

LIBRAIRIE IMAGINE

le Parchemin

LIBRAIRIE DU CENTRE DU QUÉBEC

LIBRAIRIE PANTOUTE

Les librairies indépendantes du Québec (les LIQ) publient:

le libraire

Bimestriel littéraire gratuit et  
www.lelibraire.org  
Portail du livre au Québec

La rentrée... prise deux

Gilles Archambault  
Pedro Juan Gutiérrez  
Jean-François Rioux  
François Cardinal

Les 50 ans des éditions Leméac  
Le RELI, un an après

Libraire d'un jour  
Jacques Poulin



Patrimoine canadien